

LE POULPE

Esther Bronstein

Cinq à Sète

Tapuscrit déposé à la Société des gens de lettres



Aux damnés de la mer.

Ashes to ashes, funk to funky
We know Major Tom's a junkie
Strung out in heaven's high
Hitting an all-time low

[...]

My mother said to get things done
You'd better not mess with Major Tom

David Bowie, "Ashes to ashes", *Scary Monsters (and Super Creeps)*, RCA records, september 1980.

Chapitre 1

Larbi avait la dalle. Il fallait tenir. Encore une heure avant *al-maghrib*. Ce soir, on fêterait la nuit durant laquelle le Coran avait été révélé à Mahomet. *Laylat al-Qadr*, la nuit du destin. Encore une demi douzaine de bureaux à briquer puis Larbi pourrait rompre le jeûne avec ses collègues marocains de l'équipe du soir : Sadi, Mamoune et la ténébreuse Asma qu'il aimerait bien inviter à dîner chez Josef, le turc à deux pas de chez lui, à côté de la Basilique Saint-Denis. À moins qu'elle ne préfère les sushis au kebab. Dans ce cas, ils pourraient se rabattre sur le Yotsuya, un japonais tenu par des Malgaches, un peu plus loin, dans la rue de la fumette, sous les arcades. C'était plus cher, mais Larbi avait prévu. Il pouvait assurer, il était passé chef d'équipe. 10 € 97 de plus sur la fiche de paie. Rien n'était trop beau pour Asma.

C'était pratique ce job à l'Université Paris 8. Quand il était du matin, 20 minutes après être sorti de son pucier il pouvait être sur site et prendre les commandes de la rutilante T500e, son autolaveuse autotractée préférée. Évidemment, avec un master d'anthropologie en poche, Larbi avait, un temps, espéré pouvoir trouver un poste à

la hauteur de ce que son conseiller Pôle Emploi avait appelé son « niveau de certification scolaire ». Mais après neuf mois de chômage sans indemnité, il avait fallu se rendre à l'évidence. Il s'était fait à l'idée d'aller récurer les chiottes de la fac dont il était diplômé. Fallait bien bouffer et envoyer un peu de blé aux parents.

Ce boulot d'*underdogs* était aussi l'opportunité de quelque réconfort intellectuel. Quand il était affecté au nettoyage de la bibliothèque, Larbi en profitait pour passer en revue et en détail ses rayonnages préférés. De temps à autre, il s'installait confortablement dans les fauteuils profonds de l'auditorium pour lire Bourdieu ou Adorno, ou un ouvrage récent qui n'était pas encore marqué de la Dewey. Le kif maximum était de se laisser prendre, une fois encore, par la poésie d'*Esthétique de la résistance*. C'était son préféré. Exclu du prêt. Il était donc certain de pouvoir retrouver, là, sur les étagères des études germaniques, les trois volumes du chef d'œuvre de Peter Weiss et de pouvoir en disposer à sa guise. Ouvrir un de ces tomes garantissait de rester scotché pour des heures. Il ne lui était jamais venu à l'idée de les emprunter pour un soir ou un week end. La chose ne se serait pourtant pas remarquée. Mais non, il lui fallait lire Weiss en ce lieu immense et désert, un peu comme on affronte l'océan.

Le plus pénible du job, c'était se retrouver à faire les trois niveaux du bâtiment de la recherche. Le « D » était de loin le plus sale du campus et le pire des étages était sans discussion possible le deuxième. C'est pour ça qu'il était tiré au sort et qu'ils l'avaient, entre eux, surnommé « *saqar* » – l'enfer. Outre les tombereaux de papiers gras, les corbeilles renversées à même le sol et les restants de nourriture, il était aussi probable d'y trouver des préservatifs usagés, des fèces humaines, voire des animaux en décomposition. C'était selon. Une fois, un professeur renommé avait oublié son Terre-neuve dans son bureau exposé plein sud le jour même de son départ en vacances. Sept semaines plus tard le retriever avait été retrouvé parfaitement dessiqué, transformé en momie de Fallon, sans même avoir une seule fois aboyé. Le deuxième étage était donc une sorte de catalogue assez complet des excréments de l'*Alma mater*. Aussi, quand Asma tirait le gros lot, Larbi se sacrifiait bien volontiers pour que celle qu'il rêvait sienne n'ait pas à mettre les pieds dans ce lieu d'aisance et les mains dans les souillures de l'*intelligentsia* dionysienne.

Ce soir, à quelques heures seulement de la nuit la plus sainte de l'année, ayant une fois de plus souhaité préserver sa Shéhérazade, Larbi se trouvait de nouveau commis au *saqar*. Un choix. La punition touchait toutefois à sa fin et il avait

gardé le meilleur pour terminer. Cette fois, il allait peut-être trouver quelque chose... Il saisit, au fond de la poche de sa blouse grise, son vieux portable pour appeler Mamoune.

–Allo ? C’est Larbi. Tu en es où ? Je viens d’avoir Asma, elle me dit aussi qu’elle a terminé, pareil pour Sadi. Ils te retrouvent en bas. Moi, il me reste environ une heure de *khadma*... Bah oui, j’ai pris le deuxième. Toujours un peu long ! Vous n’avez qu’à filer maintenant et on se retrouve à Barbusse. Gardez-moi des griwech. *Inch’Allah*.

Les collègues partis, il allait être plus tranquille pour terminer. Personne ne pourrait le surprendre à aller y regarder d’un peu plus près. À cet instant, il fut toutefois traversé par une funeste prémonition. Larbi hésita une seconde à faire tourner son passe dans la serrure du prochain bureau, pourtant réputé être le seul à peu près bien tenu de l’étage. Le franchissement du seuil lui fut en effet fatal. À peine rentré, une balle 9 mm Sellier Bellot, tout droit sortie d’un modérateur de son monté sur un Glock 17 arrêta net les projets de « nettoyage » de Larbi. Au fond de la pièce, sous une gravure représentant le Nil et les pyramides, harnaché sur une chaise de bureau, Robert Jones, le médiatique Président de l’université Paris 8 avait, semble-t-il, goûté au même *feu ardent* autrichien.

Deux cadavres et *les eaux du fleuve changées en sang* – Exode 7:14-25. Le deuxième étage tenait donc son rang : le palier le plus dégueulasse du campus, titre qu'il devenait, à cette occasion, pour le moins douteux de lui convoiter, à moins d'imaginer qu'il puisse se tenir, au dessus ou au dessous, un massacre de masse ou un gang bang planétaire. La T500e allait fonctionner plein pot, guidée par les bras vigoureux d'Asma qui, après une nuit de prière et un jour de RTT, avait demandé à rejoindre l'équipe du matin.

Chapitre 2

Au Pied de porc à la Sainte-Scolasse, le menu unique affichait de pantagruéliques propositions : garbure, omelette aux cèpes, confit de canard, pommes sautées, croustade. De quoi tenir un siège de longue durée. Pour le déglaçage : un Madiran Domaine Cagnasso 100 % tannat et un Armagnac du Gaec de Latraou. Maria, Vlad et Gérard avaient été bien inspirés de faire un détour par le Gers, sur la route du retour d'Espagne. Même par temps de grippe aviaire, la Toscane occitane s'était révélée un terroir hospitalier pour les trois estomacs – catalan, carpe et titi – de la fine équipe du café-resto susmentionné.

Maria avait réussi à traîner son cuistot de mari et son arpette roumain jusqu'à Portbou, pour son pèlerinage annuel au *Passagen*, le mémorial Walter Benjamin. Elle les avait menacés, comme à son habitude, d'un Guernica domestique si le voyage n'était pas programmé dans les semaines suivantes. Maria n'avait pas vraiment lu l'exilé juif allemand, mais trouvait l'endroit d'une incroyable beauté, malgré les stigmates ferroviaires. Le charme qu'exerçait la petite commune frontalière sur l'ancienne de la CNT

tenait évidemment au geste définitif que Benjamin y avait commis – « Dans une situation sans issue, je n'ai d'autre choix que d'en finir » – et au mystère qui entourait la disparition de sa dépouille et de son dernier manuscrit dont il écrivit qu'il était « plus important que sa vie ». L'objet du désir avait aussi un rapport avec le fait que ce village catalan avait vu passer des centaines de milliers d'exilés Républicains. Bannis, fuyant la dictature, ils allaient s'abîmer dans des camps, à la manière des migrants naufragés d'aujourd'hui. Maria allait à Portbou comme on va à Lourdes, souffreteuse, endolorie et convaincue que ça irait mieux après. De fait, son tropisme mélancolique s'estompait sensiblement après chacune de ses bourlingues dans l'Alt Empordà. Le trio profitait à chaque fois du périple pour découvrir les milles merveilles culinaires régionales. Ces agréments gastronomiques n'y étaient sans doute pas pour rien dans le mieux-aller de Maria.

*

À midi tapant, Gabriel fit irruption Au Pied de porc dont la plupart des tables était déjà occupée. Les habitués et voisins avaient eu vent du repas gasconcubin qui était au programme du jour.

–*Buenos días Maria* ! lança Le Poulpe, accompagnant ses salutations tonitruantes d'un clin d'œil qui en faisait une complice et annonçait des développements inattendus.

La patronne se marra, ne dit mot, et continua à essuyer ses tasses à café.

–Poujade et Dracula sont là ? J'ai deux mots à leur dire sur le koulibiac de la semaine dernière. J'ai fini aux urgences. Oui ! Aux urgence ! Lavage d'estomac et 3 jours d'ITT. J'aurais avalé de la barbaque décongelée-recongelée, piquée aux hormones et assaisonnée à la sauce coliforme, ça n'aurait pas été pire. J'ai failli y laisser ma peau nom de dieu !

Le volume sonore déployé par Gabriel n'avait rien à envier à celui de Plácido Domingo chantant Carmen. Les deux salles avaient largement profité de la plainte de l'octopus. Gérard sortit furibard des cuisines et s'avança derrière le comptoir d'un pas qui fit trembler les rangées de verres alignés comme des truffions durant un 14 juillet. Il marcha au passage sur la queue du vieux Léon qui poussa un jappement de détresse ajoutant à l'énervement de son maître. Arrivé à la hauteur de Gabriel, Gégé beugla à quelques centimètres seulement du céphale poulpien :

–T'es vraiment trop con Gaby ! Tu veux me pourrir mon *business* ou bien ? Y a des trucs

avec lesquels faut pas trop déconner en ce moment, tu vois. Merde alors ! Tu fais chier, là, Gaby !

Il fit demi-tour aussi sec et disparu dans la fumée des cuisines dont il était sorti, tel Jack l'éventreur dans le *fog* londonien.

Gabriel Lecouvreur, parfaitement content de son entrée, alla discrètement s'installer à la table qui lui était réservée. Il y attendrait Cheryl en lisant de l'œil droit *Le Parisien* et en gardant le gauche sur l'assistance, et ce, en alternance, pour éviter que cette schizophrénie oculaire maîtrisée ne devienne louche.

Cheryl était en retard. Cette temporisation rassura Gabriel. Il eut le temps pour trois cafés et c'était le bon *timing* pour se remettre les idées en place, eu égard à la fiesta qu'il avait faite la veille au Gibus. Ils ne s'étaient pas vu depuis près de trois mois car son « bonbon acidulé » était parti « faire du terrain » comme elle disait, et « recueillir des matériaux » pour un mémoire de fin d'année qu'elle devait soutenir dans quelques semaines. À la dernière rentrée universitaire, via une validation d'acquis pour laquelle elle s'était mise la rate au court-bouillon pendant des mois, Cheryl avait repris ses études. Elle avait intégré un master d'études culturelles par lequel était passée son amie esthéticienne, devenue depuis députée

de la République en marche et présidente de la commission Défense nationale et forces armées à l'Assemblée. Un vrai tremplin. Cheryl ne tarissait pas d'éloges sur l'Université Paris 8, boutique académique sise rue de la liberté à Saint-Denis, non loin de l'avenue Lénine. Son nouveau dada, lui avait permis, elle aussi, de se mettre en marche. Elle avait, disait-elle, dans un élan spinozien, « recouvré sa puissance de penser » et fait la chasse « aux passions tristes ». Tout ça devait se passer dans la tête, car il était difficile de repérer le moindre signe probatoire d'un quelconque changement de comportement. Elle affectionnait toujours les micro shorts en vinyle, continuait à collectionner les porte-jarretelles Hello Kitty et les coupures de presse sur Elsa Martinelli, buvait plus que de raison du rosé-pamplemousse et tenait la galanterie masculine pour l'acmé du respect. Peut-être avait-elle très légèrement augmenté le rythme de ses aventures saphiques et changé de marque de chewing gum, mais rien qui puisse attester d'une vision du monde fondamentalement renouvelée. Cheryl restait Cheryl et cette heureuse constance plaisait au Poulpe.

Entre autre persévérance, elle n'avait en rien abandonné son appétence viscérale pour la coiffure, à la limite de la tricophilie. Elle avait d'ailleurs été invitée par un maître de conférences

avisé et spécialisé dans l'étude du *Hairdressing*, à inscrire ses propres travaux de recherche dans ce domaine prometteur. Cheryl travaillait donc depuis plusieurs mois à la rédaction d'un mémoire qu'elle avait intitulé, avec l'aval de son nouveau mentor : « *Pilyonymie, structures capillaires et hair du temps* ». De ce que Le Poulpe en saisissait – c'est-à-dire bien peu de chose –, il s'agissait de penser le rapport entre les noms des officines de coiffure, les coupes qui s'y pratiquaient et les conséquences sociales des nouvelles gueules des clients. « Vous tenez-là un sujet de thèse » lui avait-on fait savoir. Cheryl docteur. Elle en était capable...

Elle déboula enfin et se rua direct sur Gabriel. À peine le patin des retrouvailles terminé – lequel lui délia la langue et manqua de lui faire avaler son nouveau piercing –, Cheryl enchaîna sans transition aucune sur ce qui la préoccupait depuis quelques jours et l'avait fait illico remonter de Marseille. Elle était en effet, depuis quelques jours, dans la cité phocéenne à déployer ses nouveaux talents d'ethnographe dans le salon de Charlène – InfiniTifs –, une copine capillicultrice qu'elle avait connue durant un stage « Balayages californiens » à Pont-Croix.

–Je suis contente de te voir tu sais. T'es au courant pour Robert Jones, poulpinet ?

–Impossible de passer à côté mon sucre d’orge. Tous les médias en font leurs choux gras. *Le Parisien* de ce matin en a encore tartiné une pleine page en insistant lourdement sur le fait que Jones était transsexuel. Une perte pour la science d’après le secrétaire d’État à l’autonomie de l’enseignement supérieur.

Gabriel ouvrit le torchon propriété de Louis Vuitton Moët Hennessy à la page dédiée qu’il venait de lire avec dextérité, à l’aide d’un seul globe oculaire. Mais Cheryl s’en foutait comme de sa première teinture, tout à l’annonce qu’elle s’apprêtait à faire.

–Eh bien accroche-toi au pinceau mon Gaby, j’enlève l’échelle. Tu sais quoi ? Je connais personnellement la copine du « dégât collatéral », un certain Larbi. Elle s’appelle Asma et je lui ai donné rendez-vous ici, là, tout de suite. Sa mère et sa sœur habitent rue Popincourt, à deux pas du salon. Je les coiffe *gratis* parce qu’avec un RSA pour deux, c’est pas demain la veille qu’elles vont s’abonner à la permanente « *beach wave* ». Asma a des informations qui vont t’intéresser.

–Pourquoi ça m’intéresserait ?

–Parce que ça m’intéresse et si ça m’intéresse tu ne peux donc t’en désintéresser, en tout cas pas au point où tu arriverais à m’en désintéresser et que ça deviendrait alors, entre

nous, autre chose qu'une contradiction que nous avons précisément l'occasion de dépasser grâce aux renseignements d'Asma.

–Ah...

Les efforts approximativement dialectiques de Cheryl n'avaient pas tout à fait convaincu Gabriel, mais il n'allait pas gâcher leurs retrouvailles pour si peu.

–Tiens, la voilà, cracha-t-elle toute excitée.

Cheryl bondit de sa chaise pour faire signe à Asma, levant les bras et les agitant à la façon d'un « cordo » tachycardique guidant un avion sans pilote. Le tee-shirt des Redskins de Washington qui lui servait de robe, condamné à suivre le mouvement, permit au Poulpe de constater que le séant de Cheryl était toujours aussi parfait et qu'elle n'avait pas pris le temps d'enfiler de culotte sous son collant. Une chatte en cage qu'il allait falloir délivrer urgemment de sa geôle. Gabriel ne supportait pas la maltraitance animalière.

–Ouh ouh, Asma.

La beurette se dirigea d'un pas vif vers la table. Elle ne semblait désappointée ni par l'enthousiasme histrionique de Cheryl, ni par l'attitude blasée de l'octopode que cette dernière

venait de lui présenter comme son « tcheum Gaby ».

–Vas-y, dis-lui, je te commande un lait orgeat bien frais.

Cheryl s'éclipsa en direction du comptoir.

–Je travaille à l'Université Paris 8, au service du nettoyage... J'y suis aussi étudiante en deuxième année, par correspondance, en Licence d'arabe. Parmi les deux victimes, il y a Larbi Ayyouch. C'était mon collègue de boulot... On flirtait. Il ne s'était pas passé grand-chose, mais on se confiait l'un à l'autre. C'était un chic type... Il me respectait. Larbi est peut-être mort parce qu'il se trouvait là au mauvais moment, comme semble le montrer « les premiers éléments de l'enquête » comme ils disent à la télé, mais il a peut-être été tué parce qu'il savait des choses et des gens savaient qu'il savait. Vous voyez ?

La boisson blanche arriva sur la table, servie par Gérard, en sueur. Il sentait la friture, fusilla Gabriel du regard et repartit le plateau sous le bras en se retournant par deux fois. Cheryl était quant à elle, à quelques encablures, en grande conversation avec le chien Léon et un peu aussi avec sa maîtresse. Asma s'arrêta un instant et retira la paille du verre, mais ne toucha pas à la préparation lactée.

–Elle confond avec ma sœur. Moi, je préfère la pêche... Je ne peux rien avaler jusqu'à ce soir.

Elle enchaîna :

–Il y a un mois, en vidant les poubelles de la Présidence, Larbi a trouvé un disque dur. Il l'a pris... C'était pas du vol, juste de la récup'.

–Bien évidemment... Ce disque dur, il est où ?

–Il l'a détruit après lui avoir fait cracher ce qu'il avait dans le ventre. Il y avait dedans la discographie complète de David Bowie, des films pornos, mais aussi des infos un peu plus gênantes...

–Je comprends. Bowie, c'est déjà très embêtant, marmonna Le Poulpe dans son bec.

Elle sourit, presque en cachette.

–Trafic de drogue en bande organisée. Pas du teuch ou de la drepou. Un truc de synthèse qui augmente les capacités cognitives, du Blackstar.

–Connais pas !

–Vous avez vu *Lucy*, le film de Luc Besson avec Scarlett Johansson et Morgan Freeman ?

–Je crains fort que non.

–Vous n’aimez pas les blockbusters c’est ça ? Vous préférez les films d’auteurs ? Bergman, Rohmer, Vecchiali, le cinéma d’avant-garde iranien, les huis clos introspectifs... comme tous ces petits pédants de la fac ?

Gabriel ne broncha pas. Aucune de ses ventouses ne frémit. L’octopodidé savait ne pas réagir aux provocations.

–Dommage, ça m’aurait facilité la tâche. *Lucy*, c’est l’histoire d’une meuf qui fait la mule pour la mafia coréenne. Ils lui planquent dans le bide un paquet de cristaux bleus, elle se fait tabasser, le sac explose, elle se prend une dose de cheval et se transforme en superwoman ultra performante. Vous voyez, on dirait un scénario de la Nouvelle Vague.

Pas une ventouse. Le Poulpe restait tapi au fond, dans une posture toute benthique, propre à son ordre. Elle enchaîna :

–Larbi cherchait des gages concrets qu’un truc comme ça circule à Paris 8. Il s’était mis à fouiller certains bureaux durant le ménage, mais sans rien trouver de ce qui, même de loin, aurait pu ressembler à une preuve irréfutable. La seule chose dont il était certain, c’est que le deal était tenu par un certain Major Tom, associé à un certain Aladdin et que la came venait de Sète.

–Et je suis censé faire quoi ?

–M’aider à buter ces porcs !

En même temps qu’Asma proférait cette sentence sans appel, ses deux poings vinrent violemment heurter la table. Maria, Cheryl et Léon stoppèrent net leur causerie, surpris par le fracas de la rencontre des métacarpes de la jeune amazighe avec le bois dense de la console. Le bruit fit sortir Vlad et Gérard de leur casemate de maîtres queux et donna l’idée au dernier client qui trainait au bar de prendre congé. C’est ce qu’on appelle un *strike*. La table se macula aussitôt du liquide blanchâtre originellement destiné à être bu. Marée haute sur le bureau du Poulpe qui esquissa un discret rictus avant de sauver, sans empressement, *Le Parisien* du jour de la noyade. Ce dernier argument agréa Gabriel. C’était à peu près certain, il l’aiderait. La petite lui plaisait. Dangereuse.

La fille resta figée dans cette posture de sphinx. Des larmes de rage lui gonflaient les yeux, mais ne semblaient pas vouloir affluer la marée blanche qui était à l’étal 40 cm plus bas. Ses avant-bras baignaient maintenant dans ce doux mélange de lactose, d’amande et de fleur d’oranger dont se dégageaient des odeurs de fin de Ramadan. La *Zakât al-Fitr* qu’Asma versera ce soir n’aura pas vocation à la purifier des péchés supposément commis ces derniers jours, mais bien de ceux qu’elle était décidée à perpétrer.

Une aumône de sang. Pour la justice et l'amour de Larbi.

*

Gabriel avait décidé de se rendre aux obsèques publiques de Robert Jones, sans trop savoir ce qu'il en attendait au juste... histoire de prendre le poul(pe)s. Il était convenu qu'Asma et Cheryl l'y rejoindraient plus tard. Il s'était posté avec deux bonnes heures d'avance dans un rade avec vue sur l'entrée du Père-Lachaise. C'est de là qu'il assista aux préparatifs et au ballet des bétailières tricolores qui arrivaient de manière désordonnée pour déverser des divisions entières de cognes qui allait faire la circulation et assurer la sécurité des huiles participant aux funérailles. Jones était un mondain de la pire espèce. Aussi attendait-on des grosses légumes politiques, des stars du showbiz, quelques journalaux vedettes du PAF et même un « invité mystère » rejeton d'une maison souveraine d'Europe. *Gala* s'en était fait l'écho, photos grotesques à l'appui. L'idée même de la réunion en un même lieu de tous ces parasites donna à Gabriel la nausée – risque permanent de la conscience –, ce qui lui fit refuser le croissant que lui proposait le garçon de café pour accompagner son triple noir.

Le corbillard Rolls-Royce arriva à 9h15 pétantes. À peine le temps de boire son deuxième triple et le boulevard Ménilmontant devint noir de monde. Les condés ne savaient plus où donner de la tête et du sifflet pour éviter ces foutus embouteillages et empêcher leurs inévitables concerts de klaxons qui risquaient de transformer l'enterrement de sa seigneurie en un mariage de nouveaux riches. La terre entière semblait avoir été invitée. Comme si une partie des 4 millions de visiteurs annuels du cimetière de Brongniart s'était donné rendez-vous aujourd'hui. L'Université Paris 8 était fermée pour permettre à tous les personnels de participer au dernier hommage et nombre des collègues de Jones avaient répondu à l'appel. Plusieurs centaines de personnes s'apprêtaient donc à accompagner le Président dans son ultime demeure. Un final en beauté. Il aurait aimé. C'est au moment où le cortège commença sa lente progression que Gabriel aperçut Cheryl et Asma, de noir vêtues, se tenant la main. Il les rejoignit, 20 m derrière le cercueil sur roulettes flanqué du *Spirit of Ecstasy*. Cheryl fit remarquer à ses deux complices qu'il y avait aussi du beau linge côté intellos :

—À droite du grand black, c'est Teresa de Lauretis, une méga pointure de l'Université de Californie. C'est elle qui a écrit *The Practice of Love: Lesbian Sexuality and Perverse Desire*. La

femme avec les cheveux gris avec qui elle cause, c'est... C'est Judy bon sang ! C'est Judith Butler. Du lourd. Philosophe à l'Université de Berkeley. C'est elle qui a théorisé la performativité du genre. Et là, de l'autre bord, l'Indien avec le magnifique Sherwani blanc et les petites lunettes, je crois que c'est Dipesh Chakrabarty, le *king* de la subalternité. Putain de sa race, je les ai tous lus cette année ! J'en crois pas mes yeux. J'ai les neurones qui actualisent leur devenir paparazzi.

Gabriel regarda Cheryl, quelque peu interloqué.

–Dis-moi, Miss d'Alembert, le groupe de jeunes loups gominés qui surjouent l'abattement, juste derrière le carrosse, t'as une idée de leur pédigrée ?

C'est Asma qui répondit :

–Les sherpas du Cabinet de la Présidence au grand complet. Je mettrais ma tête au sabre qu'ils n'ont pas la conscience tranquille ces enfoirés. Le grand blond avec une tête d'Oberleutnant de la Waffen-SS, c'était le bras droit de Jones. Une ordure de la pire facture qui nous traite comme des sous-merdes, un salaud sartrien qui pense que le monde est justification de son être. Il nous fait refaire son bureau jusqu'à trois fois par semaine, alors que son baisodrome pourrait servir de bloc opératoire tellement c'est nickel. Le plus petit, avec la cicatrice sur la joue,

c'est Adrien de Manghon, le DRH de la fac et accessoirement la Pompadour de Jones. Du même tonneau. Ce sont tous des suprémacistes blancs qui nous voient comme leurs larbins. Dans cet environnement, le rapport salarial n'est pas autre chose qu'une forme de traite postcoloniale. Les intégristes, ce sont eux car ils sont intégralement racistes. C'est le Klan en costards trois pièces. Ils nous voient comme des communautaristes, comme les barbares d'une cinquième colonne qui voudraient détruire leur universalisme propre. Sauf que l'humanité qu'ils défendent, elle est blanche et impériale. C'est la condition de possibilité de la domination qu'ils exercent à notre encontre. Comme le disait le frère Malcolm, nous devons revendiquer d'être absolument et immédiatement reconnus et respectés en tant qu'êtres humains. Et pour ça, faudra sortir ces mecs.

Gabriel regarda Asma... Interdit deux fois en si peu de temps. Cela faisait bien longtemps que ça ne lui était pas arrivé. L'université lui semblait d'un coup plus proche d'un camp d'entraînement à l'insurrection que de la pataugeoire à poussins. Il fallait peut-être qu'il *upgrade* sa vision de l'institution. Au même moment, Gabriel aperçut le crâne glabre de ce fouineur de Vergeat. Pas étonnant de retrouver là le Joseph Fouché du Service central du renseignement territorial.

Vergeat avait pris du galon depuis peu. Fait Chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur pour n'avoir rien vu venir, mais avoir été blessé lors des attentats du 13 novembre, il avait aussi été promu responsable, pour la région parisienne, de la surveillance des faits de société susceptibles de remettre en cause les valeurs républicaines. Cette inhumation prenait décidément les allures d'un congrès de défenseurs du progressisme.

La Rolls Phantom fit une halte devant la chapelle de l'Est, exceptionnellement ouverte. Le gotha aux mines artificiellement défaites s'offrit un simulacre de piété collective avec force signes de croix et de sanglots quand les laquais en livrée de la faucheuse sortirent le cercueil noir et or pour l'introduire avec lenteur et solennité dans le saint édifice. Une ribambelle d'appariteurs sortis de nulle part se dispersèrent alors dans la foule pour expliquer, en des chuchotements presque conspirationnistes, que tout le monde allait pouvoir rentrer dans l'oratoire, mais qu'il fallait patienter et organiser au mieux le défilé pour pouvoir reluquer une dernière fois sa Majesté. Pour le commun des mortels, ça s'arrêterait là. La seconde partie de la balade était réservée aux proches. Comprenez bien piétaille, l'ouverture du caveau familial des Dubois d'Origny, dans un carré préservé de la moindre sépulture de Rouges,

ne saurait souffrir d'une présence plébéienne. Bien évidemment, le peuple résilient comprenait. La masse compacte et obéissante commença à former une longue queue qui descendait jusqu'à la division 59, de sorte que les moins habiles dans la lutte des places eurent l'impression de revenir à la case départ sans toucher les 20 000. Une petite boulotte à voilette, perchée sur des talons à semelle rouge de 15 cm, remonta la colonne pour s'immiscer parmi l'avant-garde funèbre.

–Qui est-ce ? lança Le Poulpe sans même regarder ses interlocutrices, certain qu'elles lui étaient connectées comme le MoDem aux affaires d'emplois fictifs. Cheryl s'y colla :

–Mademoiselle Jacqueline Dahan.

–CV ?

–Géopolitologue, Professeure de classe exceptionnelle. Ses étudiants la détestent. Elle est membre de l'académie des sciences morales et politiques. C'est une ancienne coco devenue réac, qui ferait passer Ludovine de La Rochère de La Manif pour tous pour la GO d'un camp de vacances pour naturistes fornicateurs. Elle a d'abord été cul et chemise avec Jones, puis leurs relations se sont dégradées rapidement. Elle est devenue la principale opposante à la politique menée par RJ, l'accusant de vouloir liquider l'Université et de la livrer aux intérêts du

cosmopolitisme marchand mondialisé. Une dure à cuire.

Deux types taillés comme des armoires à glace arrivèrent dans le dos de l'académicienne qui s'apprêtait à mettre le pied dans la chapelle. Ils la soulevèrent de terre pour la rentrer *manu militari*, quelques mètres plus loin, dans un cart de golf siglé du blason de la ville de Paris. Gabriel fonça tête baissée vers les ravisseurs qui déjà s'éloignaient au volant de leur formule 1 des greens. Il ne pouvait quand même pas se tirer avec la Rolls d'équarrissage pour les prendre en chasse. La chance – il en faut tout de même un peu – tint au fait qu'une autre golfette était garée à proximité. Chargé d'ustensiles dont Gabriel intuitionnait déjà qu'ils pourraient lui servir à jardiner la gueule des deux sbires, le véhicule passa sous contrôle des tentacules de notre *chatrou*. Pied au plancher, Le Poulpe talonna rapidement le trio : avenue transversale n° 1, chemin Abadie, avenue circulaire. Le rapport poids/puissance des deux engins était largement en faveur du poursuivant. Il les rattrapa comme un fait exprès devant le mur des fédérés, là où la racaille versaillaise massacra le 27 mai 1871 les derniers communards en arme et en exécuta, le lendemain, près de 150 autres. L'endroit était propice pour mettre une raclée à ces deux Mac Mahon. Gabriel sortit le premier de son auvent

mobile, en chantant *Le Temps des Cerises*, le tube révolutionnaire de Jean-Baptiste Clément qui repose dans le coin :

*–Moi qui ne crains pas les peines cruelles,
Je ne vivrai point sans souffrir un jour...
Quand vous en serez au temps des cerises,
Vous aurez aussi des peines d'amour !*

Le premier des kidnappeurs n'eut même pas le temps d'esquisser le moindre geste menaçant que Gabriel lui avait déjà asséné un furieux coup de bêche dans un genou. Il lui sectionna avec une grande précision les ligaments collatéral externe et cruciaux et lui broya la rotule. Affaire réglée. Il pouvait dire adieu à sa carrière de sprinter, voire même de simple promeneur. Pas sûr qu'il puisse remarquer un jour sans clopiner. Gabriel mit fin à aux hurlements de l'infirmes en testant cette fois la solidité du manche sur sa boîte crânienne. Ledit manche passa avec succès l'épreuve du *crash test*. L'autre baltringue avait sorti Dahan par le col de son pardessus et lui avait placé un coupe-choux sous la gorge.

–Si t'avances, je lui fais sa fête t'entends ?

Le Poulpe avait lâché la pelle plate, mais ne le quittait pas des yeux, prêt à bondir à la moindre occasion. Concentration maximale.

–Qu'est-ce que tu as dit ? J'ai mal entendu.

–Si tu bouges, je saigne la vieille et toi après.

–Qu'est-ce que c'est que c'est que ces manières de coupe-jarret ? Tu penses que tu auras ta chance ? Tu joues au loto des fois ? T'as déjà tiré les 6 numéros mon con ? Eh bien là, c'est pareil. Parles-en à ton pote. Pas sûr qu'il pourra te répondre tout de suite.

Dahan ne semblait pas inquiète. Sans doute rassurée par la prestation impeccable de Gabriel. S'il était compétiteur en patinage artistique, elle lui aurait donné 6.0 pour la technique et un peu moins s'agissant de la présentation, mais la première marche du podium était pour lui.

–Alors on fait quoi bougredane ?

Gabriel avait pris l'ascendant moral sur son adversaire. Il s'avança doucement vers le couple collé-serré, espérant pousser le malandrin au fort accent du sud à l'erreur. Le calcul était bon. L'imbécile se débarrassa de la Professeure en l'envoyant valdinguer sur un sépulcre voisin. Le temps de ce geste fort peu serviable donna l'avantage au Poulpe qui profita de l'allonge de son tentacule préhenseur pour lui coller un crochet gauche de grande classe, façon Monzón, qu'il enchaîna avec un bolo-punch à la Tyson qui déséquilibra le sudiste sans toutefois le mettre à terre. Le pendard répliqua maladroitement du

rasoir, lequel estafila le veston que Gabriel avait emprunté pour l'occasion à Vlad. Son sang ne fit qu'un tour et il improvisa un *high-kick* rango – une spécialité poulpienne – qui finit sa lourde course dans le tarin du spadassin. Une boucherie rhinologique. L'affaire était pliée, comme le blair du kidnappeur, mais Gabriel aperçut le complet bleu pétrole de Vergeat à l'horizon. S'il ne voulait pas avoir de compte à rendre à la police politique parisienne, il fallait filer à l'anglaise. Juste le temps de relever Dahan des chrysanthèmes où elle avait atterri.

–Rien de cassé Professeure ?

–On se connaît jeune homme ?

–Gabriel Lecouvreur, entreprise de démolition. La Stasi arrive et je n'ai aucune envie de collaborer. Je vous conseille d'ailleurs de rester la plus évasive possible sur ce qui vient de se passer. Vous étiez dans les vapes, vous n'avez rien vu. On se retrouve lundi prochain à 19h. Ok ?

Le Poulpe lui tendit la carte d'un établissement bellevillois.

–Cachez-la dans un endroit sûr, car vos effets personnels risquent d'être fouillés. S'ils la trouvent et qu'on vous pose des questions, dites que vous êtes une habituée. La patronne confirmera.

L'*enterocotopus* du XI^{ème} lâcha en pensées un dernier nuage d'encre et ficha un dernier coup de pompe (funèbre) dans le cul du premier assaillant qui recouvrait ses esprits en vagissant. Gabriel fila vers Gambetta. Asma ne s'était pas trompée. Il y avait là quelque lièvre à lever.

Chapitre 3

Gabriel avait donné rendez-vous à Dahan rue des Couronnes, au Bandini, un café-resto de quartier fréquenté par de rares habitués et quelques touristes perdus. À l'heure convenue, il fit son entrée dans la gargote bellevilloise par la porte de derrière – une vieille habitude –, salua la patronne qui se faisait appeler Camilla et repéra de suite la petite femme rougeaude serrée dans un tailleur vert *forest*. Elle était seule. Dahan s'était installée derrière une table en formica jaune. Le temps d'un éclair, Le Poulpe soupçonna un hommage chromatique au drapeau bolivien ou peut-être à celui du Bénin, à moins que ça ne soit celui du Cameroun. Au vu des pintes vides qui traînaient aux environs de l'universitaire, celle-ci devait être là depuis un moment, à moins qu'elle n'eut une soif nécessitant un étanchement rapide et diluvien.

–Lecouvreur ! Asseyez-vous, je vous en prie. Comment allez-vous depuis notre agitée entrevue ? Pas trop de bobos ? Vous êtes entier ? Je suis ravie de vous voir en forme. Ces malappris vous ont tout de même donné du fil à retordre. Je fus ravie de constater que vous aviez de très solides compétences pugilistiques, ainsi qu'une noble facilité à distribuer des bourre-pifs.

Je tiens à vous exprimer mon infinie gratitude et mon admiration. Vraiment. Sans vous j'aurais été passée à tabac par ces gredins, c'est certain. Peut-être m'aurait-il fait subir les derniers outrages sur le marbre froid de la stèle de Sadegh Hedayat ou dans les rosiers qui garnissent celle de Desproges.

Gabriel prit une chaise à la table d'à côté. La serveuse – une nouvelle – fit passer le carton du côté *Open* à la face *Close* et tira le lourd rideau sur la porte d'entrée vitrée. Novice, mais déjà au jus. Camilla apporta au Poulpe une bière d'abbaye sans qu'il ait même à passer commande.

–Je reprendrais bien une pinte, chère Madame, siffla l'académicienne en accompagnant sa commande d'un sourire un peu forcé qui révéla une denture parfaitement entretenue.

–J'aimerais que vous me rencardiez sur votre défunt collègue. Possible ?

–Bien évidemment, je suis votre obligée. Mais vers quels azimuts souhaitez-vous que nous allions mon cher Lecouvreur ? Le Président Jones était de ces créatures à affoler les compas...

–Je vous laisse le choix du pôle...

–Bien, commençons par le plus évident alors. Robert était un fort brillant universitaire et un polyglotte patenté, on ne peut à l'évidence qu'en convenir. Curriculum vitae kilométrique,

bibliométrie à l'avenant, notoriété internationale. Elle est passée par les meilleurs établissements : Henri IV, Ulm, Oxford pour son doctorat, puis Columbia, Cornell et Princeton. C'est lors de ses années états-uniennes qu'elle est devenue un homme, après avoir préalablement convolé avec un magnat de l'édition pornographique, Fredric Jones, dont elle fut la veuve quelques mois seulement après leur mariage. Sa carrière universitaire décolla une fois que Rachelle Jones née Dubois d'Origny se transmua en Robert Jones grâce aux talents d'un chirurgien thaïlandais et de la juridiction laxiste et vénale de l'État du New Jersey. En quelques années, elle est devenue la super nova des *Queer Studies* outre-Atlantique et le chercheur étranger le mieux payé de la Ivy League. Ses ouvrages sur le sado-masochisme lesbien, le *hentai* nippon ou le fétichisme de Pierre Molinier se sont vendus à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires et ont été traduits dans plus de vingt langues.

–Qu'ouïr steudiz ?

–Évidemment, vous n'êtes pas spécialiste de scolastique. Pardonnez-moi Lecouvreur. Je vous suis bien trop reconnaissante pour vous infliger une leçon d'épistémologie à cette heure tardive, mais permettez-moi toutefois quelques précisions. Je ne saurais vous laisser méconnaître ce qui pourrait s'avérer utile à votre curiosité.

Dahan se lança dans un exposé théorique magistral qui intéressa Le Poulpe autant que le classement mondial annuel des étalons trotteurs.

–Voyez-vous mon cher Lecouvreur, on pourrait résumer la chose en avançant que les *Queer Studies* sont aux sciences sociales, ce que Lady Gaga est à la musique savante. Une forme d'étiollement.

– Je vois...

Mais le Poulpe n'y voyait goutte dans les explications de Dahan qui semblait pourtant parfaitement satisfaite de sa démonstration. Il se souvenait juste avoir vu le nom de Lady Gaga dans une *playlist* de Cheryl, ce qui lui suffit pour saisir la portée de l'avanie.

–Comment se fait-il que Jones soit passé des universités assurant la reproduction des élites mondiales à votre institution marxo-critique du neuf-trois ?

–Très bonne question Lecouvreur. Votre perspicacité m'enchant. Je n'ai aucun doute sur le fait que vous saurez éclaircir de vos lumières enquêtrices ce ténébreux méfait.

–La flatterie ne vous mènera à rien Dahan, c'est vous qui paierez les bières. Avancez, je vous prie, il est tard et parlez-moi en français si ce n'est pas trop vous demander.

–Bien sûr. Je vous invite avec plaisir Lecouvreur. Et vous avez raison, je suis par trop friande de circonvolutions et d'amphigouris. Mes étudiants me le reprochent bien souvent. Mais sans doute est-ce là manière à conjurer mon immense timidité. Les mots sont des masques qui n'ont évidemment rien à cacher n'est-ce pas ?

Le Poulpe toisait maintenant Dahan de manière à ce qu'elle comprenne qu'il fallait qu'elle passe la cinquième.

–Pardonnez-moi Gabriel... Je peux vous appeler Gabriel n'est-ce pas ? Bien, alors je vais te parler franc Gabriel : la petite Dubois, même équipée des dernières innovations péniennes restait une putain de salope dégénérée pleine d'elle-même, avide de célébrité, de cul et de fric. Un modèle unique en son genre, crois-moi. Et c'est une chance pour l'humanité qu'il n'y en ait pas une seconde en circulation ! Cette pute est rentrée des États-Unis sur invitation du Ministre Langiel qui lui a offert Paris 8 sur un plateau d'argent. Six mois après être arrivée, elle était élue Présidente de notre université avec pour lettre de mission de hisser notre établissement dans les tout premiers rangs du classement de Shanghai. L'« élan réformateur » comme elle disait, n'a pas mis bien longtemps à tourner à la purge façon *Iejovchtchina* : labos dissous, budgets supprimés, collègues harcelés et

démissionnés, népotisme, calomnies, sans parler des frais d'inscription qui ont été multipliés par 30 ! Tu m'entends Gabriel ? Par 30 ! 9000 boules l'année ! Nos étudiants ne viennent plus de Stains, de Sevrans ou de Bobigny, mais de Passy, du 7^{ème} ou de Coconut Grove. On ne la regrettera pas cette poufiasse à queue !

–Calmez-vous Dahan, vous montez dans les tours. Passé la cinquantaine, ça devient dangereux. Buvez-donc un coup.

L'universitaire s'exécuta avec application.

–Prenez également note que je ne vous ai permis ni de vous adresser à moi par mon prénom, ni même seulement de me tutoyer. Ce n'est pas parce que nous avons bastonné ensemble que la familiarité doit s'installer. Et faites attention à vos propos, on pourrait croire que c'est vous qui avez dessoudé Robert Jones d'Origny ou, pis encore, que vous êtes transphobe.

Dahan but d'une seule traite ce qui restait de sa pinte de Guinness. Elle commanda une autre *stout* dans la foulée. La sixième. Le Poulpe avait à peine touché à sa bouteille de Westmalle.

–Pardonnez-moi Lecouvreur, ce sont les nerfs qui lâchent, vous comprenez. Ce crime odieux, mon agression... Et puis il ne faut pas oublier que dans cette affaire, le petit Larbi Ayyouch s'est aussi fait descendre. Je le croisais

parfois dans les couloirs, un jeune très bien vous savez... Très poli. Il semblait très attaché à la religion. Mais les médias préfèrent mettre le paquet sur le Président Jones. La mort d'un général fait vendre bien plus de torche-culs que celle de milliers de hussards. C'est bien connu. Mon collègue Henry de Malair, fondateur de l'association Réaction Critique E-média(te) vous l'expliquerait d'ailleurs bien mieux que moi. C'est un spécialiste de la chose. La couverture putassière de ce drame est un dernier hommage des chiens de garde à l'un de leurs meilleurs clients. Jones était toujours prêt à se pavaner sur les plateaux des *talk show* les plus médiocres et des émissions à destination de la populace engourdie. Je hais le philistinisme Lecouvreur, cette maladie incurable de notre époque. Je vous prie d'excuser mes propos mais...

–Arrêtez de vous excuser à tout va, coupa Le Poulpe.

–Je vais me reprendre, par... Arrrrhhh !

–Continuez Dahan, continuez.

–Bon... il faut quand même lui reconnaître quelque qualité à la Présidente. Elle avait un sens de l'initiative et une capacité d'ajustement à la demande sociale sans commune mesure. Jones a fermé nombre de nos formations historiques pour leur substituer des diplômes

exotiques appuyés sur de nouvelles disciplines : *Bowie Studies*, *Pet Studies*, ou encore *Hairdressing Studies* dont votre amie Cheryl est venue gonfler les rangs des nouvelles recrues. Les jeunes se battent tous pour intégrer ces filières. Les inscriptions donnent lieu à des émeutes. Avec l'aide de son cabinet qui ressemble plus à une conjuration de sicaires qu'à une administration centrale, elle a finalement réussi à faire de Paris 8 l'université la mieux cotée d'Europe. La semaine passée, le *New York Times Magazine* estimait que Paris 8 était parmi les *Ten Most Hipster Campuses in the World*. N'importe quoi !

Les traitres qui se sont rangés derrière la politique terroriste de cette bande de hachichins ont, comme par miracle, explosé le nombre de leurs publications dans les meilleures revues internationales. Le département exsangue de mathématiques s'est fait transfuser un médaillé Fields. Nos informaticiens ont gagné par deux fois les championnats du monde de robotique devant les meilleurs instituts du domaine. Les collègues d'Études juives et hébraïques se mettent à déposer des brevets lucratifs. Certains étudiants reçoivent de grands prix littéraires pour des premiers romans. C'est à ne rien y comprendre. Un véritable « effet Jones », comme il y a un syndrome de Stockholm voyez-vous...

Gabriel porta la trappiste cistercienne à ses lèvres tout en continuant à darder son regard dans celui de la géopoliticienne. Celle-ci finit par baisser les yeux et scruter avec minutie la mousse dense de sa bière au toucan. Elle se redressa en levant son verre, finit l'irlandaise et ajouta :

–Vous ne m'interrogez pas sur le reste ?

–Je vous en prie Dahan, vous mourez d'envie de déverser ce qui vous reste encore de fiel.

–Je ne crois pas avoir envie de quoi que ce soit Lecouvreur et encore moins celle de mourir. Sachez-le. J'avoue entretenir quelque acrimonie à l'égard de ce cyborg programmé pour nuire. Elle nous en a fait baver la garce ! Vous rendez-vous compte qu'il a tenté, nous, l'Institut européen de géopolitique, de nous fusionner avec le pauvre département de géographie rurale ? Évidemment nous avons résisté, mais certains collègues y ont laissé leur santé.

–Non, je ne me rends pas compte, mais ce qui est sûr Dahan, c'est que vous commencez à me les briser menu. Je ne suis pas là pour vous écouter gémir sur votre carrière en berne.

–Je comprends... Oui... Sans doute suis-je trop véhémence à votre goût. Mais cette fougue ne fait pas de moi une suspecte. Je n'ai pas touché un seul des cheveux de la Dubois et je n'ai

évidemment pas mis fin aux jours de Monsieur Ayyouch.

–Cela va de soi. Personne ne vous imagine capable d'un tel acte de folie ou de courage. Faut-il tout de même vous rappeler que le carnage a eu lieu dans votre bureau ?

–C'est clairement inutile mon cher Lecouvreur. Ça ne m'avait pas échappé, ni même à votre ami Jacques Vergeat, qui semblait à deux doigts de vouloir m'embastiller parce que j'ai mis plus de 4 secondes à lui répondre quand il m'a demandé où je me trouvais le soir des meurtres. Eh bien précisément pas dans mon bureau ! C'est une chance non ? J'étais invitée à une soirée à La Coupole, organisée par la très prestigieuse Commission permanente des directeurs d'instituts. Les fruits de mer y étaient une fois de plus savoureux. En quelques jours, Vergeat m'a convoquée à trois reprises. Comme si je n'avais pas de copies à corriger. Sa maman ne lui a pas appris que les bonnes manières. D'ailleurs il ne semble pas beaucoup vous apprécier. Savez-vous comment il vous surnomme ? « Le Poulpe » ! Je ne vois pas très bien pourquoi. Heureusement pour vous, vous avez davantage de tenue qu'un vulgaire céphalopode. Sans doute est-ce une manière de qualifier votre grande intelligence. Ou bien...

–Dahan, circulez !

–Je comprends... Oui... C’est la recherche de la vérité qui vous anime Lecouvreur, et rien d’autre. La vérité crue de l’humanité sans qu’il vous soit permis de vous attarder sur le lot de souffrances qui va avec. Vous avez raison, à bas le romantisme ! Dans ce cas, vous devez savoir que Robert ne se contentait pas d’être un mandarin de la pire espèce. Sa vraie ligne de foi c’était le *business* du cul. La Dubois était une dépravée exhibitionniste qui avait évidemment pris quelques leçons auprès de son ex-mari. Outre ses pensums académiques sur les déviances sexuelles et ses *sextapes* qui, paraît-il, s’arrachent comme des petits pains, Bob a aussi investi dans...

La serveuse coupa la chique de Dahan pour leur indiquer avec une gueule de fin de journée assez convaincante que le rade allait bientôt fermer. Très officiellement. L’universitaire régla de suite la douloureuse à laquelle Le Poulpe s’empressa d’ajouter deux bouteilles de Köstritzer à emporter. La noire germanique leur servirait de sauf-conduit en terre d’arsouillerie. Ils remontèrent la rue du Transvaal sans traîner et sans un mot, pour se diriger vers le haut du parc de Belleville. Ils s’y installèrent sur un banc où étaient gravées des ex-votos lycéens agrémentés de quelques lucides « ACAB ». La professeure dionysienne sortit de

son sac à main un étui en cuir brun frappé à l'effigie du Che, dans lequel était rangé deux Romeo Y Julieta.

–C'est une doctorante qui me les ramène de Cuba. Ça vous tente ?

–Sans façon...

–Tant pis pour vous... Nous en étions où Lecouvreur ? Ah oui, les petites affaires du Président. Savez-vous qu'il était à la tête d'un réseau de clubs libertins dans le sud de la France ? Les *Hunky Dory* : Agde, la Grande Motte, Marseille, Sainte-Maxime, Nice. Je crois même qu'il en a ouvert à l'étranger : Ajaccio, Gênes et Ibiza. Lucre, luxure et joint-venture ! Un commerce florissant à en croire le train de vie de Bob : voitures de luxe, costumes sur mesure, vacances dans les palaces. Vous nous débouchez les bières ?

Dahan écrasa sur le banc le havane qu'elle venait d'allumer.

–Cette gourde s'est fait refourguer des contrefaçons ! Ils sont immondes.

Gabriel lui tendit une des deux bouteilles qu'il avait préalablement décapsulées avec les dents.

–Vous êtes effrayant Lecouvreur.

–Poursuivez Dahan...

–Ah mais je n’ai rien d’autre à dire que cela. Je me suis toujours gardée d’aller mettre mon nez plus avant dans ces histoires libre-échangistes. La gaudriole est pour moi un fort lointain souvenir, le vulgaire n’est pas mon domaine et l’industriel l’est encore moins. Je ne serais tout de même guère étonnée que le meurtre de Dubois ait un rapport avec ses activités agdo-marseillo-corso-ibéro-italo olé olé. Quant au petit Larbi, sans doute s’est-il trouvé là au mauvais moment. Puisse-t-il être, maintenant, là où en bon croyant il pensait pouvoir atterrir : au *Jannah*, entouré de magnifiques *houris*. S’agissant de l’échauffourée, c’est à l’évidence un coup de la garde rapprochée de Jones qui m’avait signifié l’interdiction formelle d’assister à son enterrement. Les cons ! Sans doute avaient-ils peur que j’aïlle, tel Lee Anderson, cracher sur la tombe de cette gourgandine. Les deux nigauds que vous avez dérouillés n’ont vraisemblablement aucun lien avec le meurtre de la transharpie et de notre valeureux muletier. Ils étaient assurément là pour me faire passer l’envie d’un dernier hommage salivaire au Président, c’est tout.

–Pourquoi RJ s’est-il fait fumer dans votre bureau ?

–Je vous l’ai dit. Rachelle-Bob-RJ-Dubois-Jones-d’Origny était une drôle de petite salope qui mouillait dans des affaires louches à

mon avis liées à la pègre et dont je n'ai qu'une très vague idée tant de la teneur que de l'ampleur. Vous êtes une sorte détective n'est-ce pas ? La mort de Jones et celle de Monsieur Ayyouch, ça va vous faire du boulot, et nous, des vacances. Le monde n'est-il pas bien fait ? Si Bob a fini dans mon bureau, sans doute était-ce là une ultime manière de m'emmerder. Je ne vois que ça.

Dahan goûta la bière.

–Ce breuvage est tout bonnement dégueulasse Lecouvreur !

Elle avala tout de même une bonne partie des 50 cl.

–Je crois que nous n'avons plus rien à partager. Il est temps que nous nous séparions. Peut-être vous croiserai-je à Paris 8 si vous y accompagnez parfois votre rose amie. Faites savoir à votre *pinky toy* que le cursus qu'elle suit ne vaut pas tripette. Avoir le courage de reprendre des études à son âge mérite une orientation plus sérieuse. Touchez en lui deux mots et qu'elle n'hésite pas à m'appeler. Voici ma carte. Au plaisir Le Poulpe !

Jacqueline Dahan prit congés de Gabriel et s'éloigna du banc public avec une certaine lenteur. L'alcool qu'elle avait ingurgité et les stiletto sur lesquels elle était perchée lui modelaient une

démarche alternant roulis et tangage, auxquels venait s'ajouter un louvoiement peu maîtrisé.

Le Poulpe ne s'inquiétait guère qu'elle arrive à bon port, mais ne put s'empêcher de la suivre un temps. De dos, par la couleur et la forme, la professeure Dahan ressemblait à la grenouille présentatrice du *Muppet Show* : une forme ovoïde plantée sur deux tiges. Elle pressait le pas à mesure qu'elle descendait les rues pentues de Belleville, comme emportée par son élan grandissant. Son arrivée rue des Envierges marqua la fin de son périple d'équilibriste. Kermit s'enfonça tant bien que mal dans une Maserati Granturismo noire – un opulent V8 italien – et partit en trombe avec une maîtrise qui tranchait avec ses laborieux déplacements pédestres. Boire ou conduire, faut-il vraiment choisir ? Toujours est-il que l'université semblait payer mieux qu'il n'y paraissait.

Chapitre 4

Vers 4 heures du matin, Gabriel était passé des bras de Cheryl à ceux de Morphée – avec un « e » et une paire de baloches –, complètement lessivé. Sa féline partenaire n'avait cure des plaintes et des demandes de trêve que Le Poulpe formulait à intervalle régulier. La belligérante ne semblait pas vouloir signer l'armistice de si tôt. Elle souhaitait plutôt arracher une capitulation : une défaite par KO et un transfert direct de pouvoir à son corps d'armée. La baise, combien de divisions ? Depuis qu'ils étaient de nouveau rassemblés, Cheryl avait réservé l'intégralité de son emploi du temps nocturne à d'énergiques, festives et lumineuses batailles vénériennes. Une guerre *de mouvement* et *de position*. Gabriel n'était pas contre ces nuits foraines – grand huit, montagnes russes, top spin et pommes d'amour –, mais force (ou faiblesse) était de constater, que son temps de récupération n'allait pas s'amenuisant.

Quand il se réveilla quelque peu courbatu, dans le nid douillet de Cheryl, Le Poulpe commença par saluer la famille de peluches kangourous dont le nombre de membres allait croissant, puis jeta un regard panoramique alentour. La déco *total pink* de l'appart' ne bougeait pas d'un cheveu, ce qui,

il faut en convenir, ne manquait pas de cohérence s'agissant de l'antre d'une coiffeuse. L'intérieur de Cheryl était toujours tiré à quatre épingles et cette fidélité à la tenue des lieux rassurait et inquiétait à la fois notre octopode qui vivait cette efflorescence rose comme un rappel à la matrice maternelle. Cet environnement féminin ravivait chez lui quelque mémoire enfantine et le souvenir enfoui d'une mère dont il avait davantage connu le sein que la personnalité.

Une douche, un café et une demi grille de mots croisés plus tard – Cheryl lui avait laissé *Le Parisien* du jour sur la table –, Gabriel alla à la pêche aux infos s'agissant de l'affaire Jones. Le tabloïd LVMH indiquait que ça pédalait dans la semoule chez les lardus : « Aucune piste ne semble privilégiée à ce stade de l'enquête ». Ils n'y voyaient donc pas plus clair que dans le cul d'un roussin d'Arcadie. Point mort. L'essentiel des nouveautés portait sur l'ultime cérémonie d'hommage qui avait eu lieu, la veille, à Notre-Dame de Paris : « Un important service d'ordre était déployé et la presse a été tenue à distance. "Robert Jones était un homme de conviction, passionné, bienveillant, qui avait pour boussole le bien commun et l'excellence" a notamment déclaré l'homélie Cardinal André Trente-Trois. Le ministre Langiel a quant à lui salué "le charisme, le dévouement et la volonté à toute

épreuve" de l'universitaire. Et sa collègue, la professeure Dahan d'ajouter : "Ses nombreux amis, tout comme ses adversaires reconnaissent ses grandes capacités d'écoute et son amour du service public" ». Une bien belle ronde de mange-boules.

Le Poulpe se rallongea sur le couvre-lit en fourrure synthétique, les mains derrière la tête et les coudes écartés, un peu à la manière dont on se rend à l'ennemi, mais aussi à l'évidence. Il ferma les yeux et alla fouiller dans la *Random Access Memory* de sa cervelle, là où étaient stockées les réminiscences de son entrevue avec Dahan. La géopolitologue était tout de même une drôle de couleuvre. Une bestiole cauteleuse à sang froid, passée maître en enfumage. Elle s'était mise à table avec une facilité déconcertante, sans même poser les questions préalables d'usage : identité professionnelle ? Pourquoi s'intéresser à ce double meurtre ? Tout s'était passé comme si les choses coulaient de source ; comme si Dahan savait d'ores et déjà l'essentiel. À l'évidence, elle avait été renseignée sur Cheryl et avait connaissance du lien qui unissait la tardive masterante à Gabriel. L'alcool ingurgité, un habitus méprisant et une disposition au *show off* l'avait rendue imprudente et fait baver suffisamment pour mettre en alerte la sagacité octopussienne. Une rapide recherche sur les

Hunky Dory permit au Poulpe de constater que Dahan avait omis de mentionner une des succursales du réseau sybarite : celle de Sète, affable cité portuaire qu'Asma avait désignée, d'après les dire de Larbi, comme le spot de production du Blackstar. Si l'on ajoute à ces premiers indices, le fait que l'académicienne se pavane au volant d'une berline ritale valant dix piges de Smic, il y avait, là, de quoi susciter *la curiosità del polpo*.

Gabriel, tout à son Cluedo mental, avait fini par se rendormir. Seul l'impromptu *cacerolazo* que Cheryl – pourtant discrètement rentrée –, menait en cuisine le sortit de sa torpeur.

–Eh bien chouchou, on écrase clando ?

–Hummm... Je crois que je vais partir à Sète dans quelques jours.

–Très bien, on part avec toi.

–Pardon ?

–Oui, on vient avec toi. Les Meziani et mézigue. Pas la peine d'ouvrir des mirettes façon Tex Avery. La mère et la sœur d'Asma doivent prendre le ferry pour Tanger dans trois jours. Ce serait trop con de ne pas voyager ensemble. Je te rappelle par ailleurs que c'est mon Président qui s'est fait refroidir. Aussi je me sens concernée, tout comme Asma. Tu te souviens que son petit

copain a aussi été touché par la grâce de Sainte-Bastos ? On sera tes dévouées assistantes. Tu peux compter sur nous, mais hors de question que tu nous doubles et que tu ailles t’amuser solo chez Brassens.

–Si je comprends bien, nous sommes donc partis pour un 5 à Sète.

–Parfaitement biquet !

*

Gabriel avait convenu avec Pedro, son vieil ami compagnon d’arme de Buenaventura Durutti, de la livraison d’une « triplette » : papiers, arme et véhicule. L’imprimeur lui avait recommandé de passer vers 23h et n’avait pas manqué de lui rappeler l’emplacement du piège à œuf. Il l’avait camouflé dans l’herbe haute de la berge afin d’attraper cette foutue martre qui venait bouffer la ponte de ses poules blanches de Bresse. Le mustélidé ne s’y était pas laisser prendre et *la trampa* n’avait réussi, jusqu’à maintenant, qu’à arracher le triceps sural d’un jeune facteur qui s’était aventuré au-delà du raisonnable, c’est-à-dire à plus d’un mètre derrière la boîte aux lettres. Dans la nuit, la péniche Freycinet du vieil anar ressemblait à un sous-marin fantôme abandonné en surface. L’obscurité la rendait encore plus noire qu’elle n’était. Seuls les chiffres peints en

rouge sur la porte de la cabine – en hommage à la 26^{ème} division – distinguaient le lourd chaland cénétiste d'une pièce monumentale qu'aurait pu signer Soulages. Ils servaient accessoirement aux préposés des postes qui s'étaient passés le mot et n'osaient plus guère s'aventurer sur les rives annexées par Pedro.

Le Catalan attendait Gabriel en lisant Neruda. Il avait mis au frais une Socarrada, triple Malt et double fermentation, qu'il alla chercher dès qu'il entendit les premiers pas du Poulpe sur le pont. Deux longs verres étaient déjà sur la table pour recevoir la *cervesa* artisanale.

–Merci d'être à l'heure Gabriel. Je vais me coucher tôt ce soir. Voilà les papiers.

Il lui tendit un passeport et un permis de conduire.

–A, B et E pour les capacités routières. Costagliola pour ce qui est du blase. Le reste ne bouge pas : Gabriel, né le 22 mars 1960 à Paris. Là où tu vas, ça ne fera pas couleur locale, mais ancestrale. C'est encore mieux. Ça te va ?

Gabriel se contenta d'incliner la tête en signe d'approbation.

–Pour la pétoire : Beretta M9. Version américaine du 92... Le sac à tes pieds. Le maillon faible c'est *el coche*. J'ai réussi, *in extremis*, à te dégouter quelque chose qui répond modestement à

tes demandes. Tu ne m'as pas laissé beaucoup de temps, alors il faudra t'en contenter. Elle est garée à Saint-Ouen, parking Curie. Les clés sont dans la poche intérieure du sac. Ne me paie pas maintenant. Tu indexeras la valeur d'échange à la valeur d'usage.

Pedro retourna à Neruda et Gabriel à Paris. Il ira chercher la guimbarde demain aux aurores. Aussi ne pouvait-il prendre déceimment le risque d'une embuscade cherylienne qui le maintiendrait au lit tard dans la matinée, eu égard au temps de récup'. Gabriel Costagliola irait donc, ce soir, mettre le lard au saloir du côté de la place Clichy à l'Eldorado, au Balto ou dans toute autre pension discrète qui ne serait pas complète. À quelque encablure de son dortoir d'un soir, la ligne 13 du métropolitain l'amènerait, demain, non loin du véhicule mystère ou, s'il lui prenait subitement d'aller jusqu'au terminus comme on va au bout d'une aventure, le jetterait aux portes de Paris 8.

*

Arrêt à Garibaldi, le « Héros des deux mondes ». 20 minutes de marche. Arrivé sur place, Gabriel appuya sur le bipper. Un fourgon aménagé Westfalia, garé en bout de rang, se mît à clignoter. Vert. Diesel. Une boîte 4. Le compteur, sans doute trafiqué, affichait pourtant 350 000. Il

s'était imaginé autre chose, de plus discret et de plus perfo. Les fourgueurs de Pedro allaient le faire jouer en deuxième division et il n'aimait pas ça.

Rendez-vous était pris à 10h30, devant le bouclier de Cheryl, lequel continuerait à tourner en son absence. Les deux stagiaires nigérianes que la blonde bimbo avait recrutées, non pour les former, mais pour qu'elles l'initient aux tresses africaines tiendraient la boutique en lieu et place de leur sympathique « patronne ». Cheryl et les Meziani attendaient Gabriel sur le trottoir avec armes et bagages. Un sac Barbès était entièrement dédié aux pâtisseries qu'Aïcha, la mère d'Asma et de Dounia, avait scrupuleusement préparées en vue du périple : chamias, chabakiyas, taquentas, sfouf, triangles aux dattes, zlabias, beignets. Le pire aurait été d'avoir faim ou soif. Un thermos géant les ravitaillerait en thé à la menthe. L'excursion vers la patrie de Vilar allait être longue. Sucrée aussi. *Insulin Tour*.

Passé la porte d'Italie, Gabriel repéra une moto qui leur filait le train. Elle était rehaussée de deux gugusses intégralement casqués – façon Daft Punk – et sanglés dans des combardes en cuir – façon Rob Halford. Il en fallait pour tous les goûts. Les kilomètres s'accumulaient, les heures passaient et le destrier nippon – ni mauvais –

continuait son escorte, ajustant avec constance son allure à celle du mini-van. Des pros.

Du côté de Vierzon, à l'entrée d'une longue ligne droite sur une départementale déserte, Le Poulpe ralentit subitement et considérablement sa vitesse, incitant les deux véhicules qui le séparaient de la Kawa-sécotine à le doubler. Dans la logique de la chasse, cette dernière n'avait d'autre choix que de suivre le mouvement pour ne pas se retrouver directement au contact. Quand la moto arriva à hauteur du fourgon, Gabriel s'avisa d'enfoncer l'accélérateur, forçant ainsi les suiveurs à monter sérieusement dans les tours pour finalement prendre la tête du convoi. La manœuvre consistait donc à les semer par l'arrière. Il vira alors à droite, dans le premier chemin communal qui voulait bien s'offrir à son coup de volant. Le changement subreptice de direction fit, à l'arrière, valdinguer les bagages de ces dames. Il eut aussi raison du plateau de Scrabble autour duquel les 4 femmes avaient constitué leur gynécée. Cheryl venait de poser « kayakiste ». Avec un Y compte double et un mot compte triple, elle avait réalisé un petit exploit : 168 points.

–Putain de ta mère à queue, qu'est-ce que tu fous Gabriel ?

En guise de réponse, Gaby Costagliola Fangio, écrasa cette fois la pédale de frein, finissant ainsi

de faire de la cabine du Westfalia un capharnaüm. Le fourgon stoppa net sur le bas-côté. Le Poulpe beugla :

–Allongez-vous ! Mettez-vous au sol et ne bougez sous aucun prétexte. Ne parlez pas. Tout va bien se passer.

Gabriel se précipita à l'extérieur et planqua dans le fossé opposé, Beretta en main, les pieds dans la vase. Le ronflant 4 cylindres en ligne ne tarda pas à se rapprocher. Recroquevillé dans son terrier, Le Poulpe était réduit à se faire une idée de la progression de l'engin uniquement à la feuille. À sa grande surprise, il entendit s'ouvrir la porte latérale du camion. Merde ! Cheryl avait sans doute estimé que le moment était venu de faire une pause pipi. La rafale d'un automatique vint alors déchirer l'harmonie des chants d'oiseaux. Einstürzende Neubauten chez Olivier Messiaen. Ils venaient de transformer bichette en passoire à nouilles. Gabriel bondit alors de son trou, prêt à venger sa moitié et à vider son chargeur sur les deux amateurs de gros cube. À sa grande surprise, une toute autre scène venait de se dérouler. Docile, Cheryl n'avait pas sorti ses miches du fourgon. Asma, si. Son AKS-74U qu'elle tenait canon dressé était encore fumant. Elle leur avait mis une dizaine de 5,45×39 mm dans le buffet avec la précision d'un *Navy Seal* en opération. Les deux argoulets n'allaient pas pouvoir

reprendre la route. La gigolette basanée leur avait bel et bien réglé leur compte avant même qu'ils aient présenté leurs doléances. Au vu du pistolet-mitrailleur que le passager avait encore dans la pogne, la petite avait bien fait de prendre les devants.

–Où est-ce que t'as appris à te servir de ça ?

Elle lui fit un large sourire.

–Tu vas me répondre que t'as pris un cour de tir en rafales par correspondance avec le Professeur Kalachnikov ?

–Mieux ! Elle a sa mère !

Aïcha sortit à son tour du van, la mine enjouée, un Tokarev glissé dans son pantalon. Elle aussi semblait avoir trouvé l'intermède distrayant.

–Mais nom de dieu, d'où vous sortez tout cet arsenal ? J'imagine que l'adorable benjamine a embusqué un pain de Semtex dans son cartable ?

–Chez les Meziani, les femmes savent se défendre très jeunes Monsieur Poulpe. Et le combat ne leur fait pas peur. Ma grand-mère s'est engagée dans la première manifestation contre le Dahir berbère des colonisateurs, puis dans la bataille de Tazizaoute. Ma mère a activement participé à la guerre de libération de 1953 à 1956 au sein d'une cellule armée clandestine. Au début

des années 1960, ma tante Touria a mis en place, au côté de deux trotskistes grecs, Raptis et Livieratos, une usine clandestine de fabrication d'armes pour le FLN algérien. C'est elle qui m'a appris à tirer, savoir-faire utile que j'ai bien sûr transmis à mes filles. Vous voyez, Monsieur Poulpe, vous êtes en sécurité.

Leur arbre généalogique cognatique ressemblait davantage à l'organigramme d'un bataillon d'élite qu'à l'inventaire de paisibles aïeules qu'on visite à l'EHPAD durant les fêtes de fin d'année. La chose était toutefois loin de le tranquilliser. Il pensait avoir charge d'âmes sensibles à protéger et voilà qu'il voyageait avec Eurypyle et ses amazones, en guerre contre Babylone. Pour ne pas perdre encore davantage la face, Le Poulpe essaya de se faire force de proposition.

–Il s'agirait de ne pas trop s'éterniser. Vous rangez vos moukalas au fond du sac à baklavas et on décanille avant que les pandores quadrillent le coin. Surtout on ne touche pas aux refroidis. On apprendra, ou pas, qui ils sont par la presse. Direction l'autoroute. Aïcha vous prenez le volant si vous le voulez bien. Après Clermont vous me laisserez sur la première aire de repos de l'A75. Je descendrai avec un routier.

*

La nuit était tombée sur Sète. Le citernier avec qui Gabriel avait fait la route le laissa le long du canal de la Peyrade. Le Poulpe n'eut aucun mal à rejoindre la gare maritime, lieu convenu de leur ralliement coupable. Cheryl et les trois nubiennes étaient déjà sur place. Elles attendaient leur lophozoaire comparse en suçant des glaces à l'eau.

–Here I am !

–C'est pas trop tôt, lui asséna Cheryl accompagnant sa remontrance d'un épanchement lacrymal contrôlé. Je me faisais un sang d'encre !

L'octopodidé apprécia l'attention en connaisseur. À peine réunie, l'escouade devait se dissocier à nouveau. Ce qui rassura un peu Gabriel quant aux probabilités de débordements balistiques qui s'en trouvaient par là même amoindries. Le ferry pour Tanger chargeait ses tout derniers passagers. Aïcha et Dounia étaient enregistrées sur cette traversée et devaient donc embarquer. Au vu de la météo, elles seraient aux abords du détroit de Gibraltar dans une quarantaine d'heures.

–Barak Allahu fik mes amis !

–Wa fik el barak'Allah répondit Asma.

Ça, c'est fait... Le Poulpe avait prévu de réserver, pour les deux sirènes restantes, une cellule dorée au Grand Hôtel, sur le canal Royal. Avec ses coursives extérieures-intérieures et sa vaste

verrière, le cossu établissement avait quelque chose du familistère de Guise. Une sorte de Palace Social, mix de bourgitude et de prolétature. Surtout, il se trouvait à deux pas du Musée International des Arts Modestes. Une fois Cheryl poussée à y mettre les fesses, il était certain qu'elle allait y passer le plus clair de son temps. Avec un peu de chance, elle y rencontrerait son directeur, Hervé Di Rosa, dont rien que le nom, lui ferait de suite penser qu'ils étaient faits pour s'entendre et sans doute l'un pour l'autre. Et comme par un fait exprès, le MIAM inaugurait son expo *Rockheads. St-HAIRway to heaven* : une histoire du rock vue au travers des modes capillaires des différentes subcultures musicales. Mieux qu'une garderie, une assignation à résidence ! Le Poulpe y gagnerait la liberté de mouvement tentaculaire indispensable à l'examen des bas-fonds de *l'île singulière*.

Asma lui fit en revanche savoir qu'elle n'avait aucunement besoin de ses largesses virilistes et n'envisageait aucunement de passer ne serait-ce qu'une seule nuit dans un lupanar de mécréants. Elle avait des cousins dans le quartier de l'Île de Thau qui l'hébergeraient le temps qu'il faudrait. *A contrario* de Cheryl, ça n'allait pas être facile de la fixer et de la garder à l'œil. S'agissant de sa propre crèche, Gabriel s'en était remis à Pedro. L'anar batelier lui avait refilé l'adresse d'une de

ses vieilles connaissances qui avait servi dans *La Gloriosa*, les forces aériennes de la République espagnole. Le nonagénaire se faisait appeler « Le Colonel ». Plus jeune chef d'escadrille durant la guerre d'Espagne, il s'était fait descendre par les fascistes aux commandes d'un Polikarpov I-16. La « Mosca » était précisément le modèle de coucou que Gabriel retapait à ses heures perdues, en loucedé, à l'aérodrome de Moisselles. Leur rencontre promettait quelques échanges aériens. Pedro lui avait toutefois précisé que ce jour de l'Offensive de Catalogne, il était tombé de haut, forcément. Il avait « touché la bombe », comme on dit du côté de la Pointe courte, et depuis, Le Colonel était un peu caramel.

Chapitre 5

Gabriel sortit de la chambre où l'avait cantonné Le Colonel. Une pièce étroite au plafond bas dont il n'arrivait pas à savoir si elle sentait la pisse ou la vieille caque. Sans doute un mélange des deux. Une minuscule fenêtre donnant sur l'étang de Thau, laissait passer les premiers rayons du soleil qui se reflétaient sur la lagune et auréolaient une série de photographies jaunies et mal encadrées, posées sur une étagère en ferraille. Souvenirs de la guerre d'Espagne. Les murs étaient recouverts d'une tapisserie dont les motifs lui rappelaient ceux des gogues de tonton Émile et tata Marie-Claude, ses parents adoptifs. Le lit de camp sur lequel il s'était avachi tout habillé était trop petit pour contenir la totalité de sa personne. Un pied du plumard avait été remplacé par un caïron sur lequel reposait maintenant toute la stabilité de la structure antédiluvienne. Une caisse en bois qui avait accueilli des crus bourgeois servait de table de nuit sur laquelle était posée une lampe sans abat-jour. L'ensemble constituait une sorte de cagibi carcéral qui aurait foutu le cafard à n'importe quel ravi de la crèche. Ça ferait

toutefois bien l'affaire, le temps de tirer au clair ces histoires de Blackstar.

L'hôte du Poulpe était penché sur une chicorée brûlante. Il venait de terminer une pleine assiette de macaronade préparée à la mode sétoise : tomates, oignons, ail, persil, clous de girofles, paleron de bœuf, plat-de-côte de porc, chair à saucisse et vin rouge. Son unique repas de la journée. Sans même lever la tête, occupé à humer les senteurs de la *cichorium intybus* torréfiée, Le Colonel apostropha Gabriel d'une petite voix nasillarde :

–Bien dormi camarade ?

–Parfait, comme dans un 5 étoiles !

–Tant mieux.

Le barbon retourna à ses inhalations. Les yeux clos, comme en méditation, il semblait dialoguer télépathétiquement avec le dieu des fumigations.

–Je peux m'asseoir ?

–Fais comme chez toi. Si tu n'aimes pas la chicorée, il doit y avoir du café dans le placard du bas, à côté des gâteaux secs. Si tu veux faire tes ablutions, l'évier est à toi.

–Merci.

–Je vais m'absenter toute la journée. J'ai des affaires à régler au Quartier Haut. Je ne ferme

jamais. Tu peux sortir et rentrer à ta guise, et laisser des affaires, même de valeur. La thurne est sérieusement zieutée par Maria, la voisine d'en face – toujours une Maria en embuscade ! Un quintal, l'âme de Jeanne d'Arc et un appétit sexuel démesuré. Je te garantis que c'est mieux que la vidéosurveillance. Je l'ai prévenue de ta présence. Tu ne risques rien, au pire une main au cul.

Il n'avait toujours pas entrouvert la moindre paupière. *Le Midi Libre* traînait sur la table.

–Je peux ?

–*Estás en tu casa !*

Le quotidien faisait mention de deux cadavres et d'une moto retrouvés calcinés dans la campagne solognote. Quelqu'un les avaient donc passés au barbecue après leur départ...

–Le *Hunky Dory* ça vous dit quelque chose Colonel ?

–Ouais...

–Mais encore ?

–Un putain de bocard sur le Mont Saint-Clair. C'est fréquenté par les petits marquis locaux qui vont s'y faire cuisiner l'anchois, avec ou sans leurs bagasses officielles. Figure-toi que ton abbaye des s'offre-à-tous est mitoyenne avec

la communauté de Notre-Dame-de-la-Salette. Le « sabre » et le goupillon réunis en un même lieu, sans doute par leur amour commun de la vierge. Pour y entrer, faut être accompagné et avoir le larfeuille aussi garni que celui d'un Rothschild. Des attributs qui semblent à première vue te faire défaut *compañero*.

Le Colonel finit son bol et ouvrit enfin les yeux. Deux globes bleu métal qu'il planta dans ceux de Gabriel comme le marin jette l'ancre dans une crique accueillante.

–Pedro m'a parlé de ton drôle de sobriquet. Le Poulpe, c'est ça ? Si tu vas trainer là-bas, fais gaffe à tes abattis. Ici, les *pouffres*, ils finissent découpés dans les tielles.

–Merci du conseil Colonel.

*

Gabriel attendit Cheryl au Grand Hôtel. Tout s'était passé comme il l'avait prévu. Chouquette avait découvert le MIAM, avait trouvé l'endroit « trop gééééniaaaaal », y avait passé la journée, avait rencontré le curateur de l'exposition et ne l'avait plus lâché d'une semelle compensée. De son côté, Le Poulpe s'était livré à quelques emplettes qui allaient lui permettre d'agrémenter au mieux ses talents mimétiques de céphalopode.

Accompagné de sa presque fidèle partenaire, ils iraient, ce soir, à l'assaut des 175 m du volcan sétois, frapper à la porte de son cratère gomorrhéen.

–Des nouvelles d'Asma ?

–Elle est passée ce matin. Elle va bien et m'a confié la mission de te dire qu'il était inutile de la pister, qu'elle ne nous oubliait pas et qu'elle nous ferait signe le moment venu.

Gabriel commanda au *room service* deux menus « Fernande », une bouteille de Ruinart destinée à Cheryl et, pour sa pomme, une grande Rouille de Sète bio, élevée dans une microbrasserie locale. Le dîner terminé et les breuvages à bulles avalés, ils enfilèrent les fringues milanaïses dont Gabriel s'était porté acquéreur quelques heures plus tôt. L'autobronzant de Cheryl pallia leur déficience homochromique. Le résultat final était, contre toute attente, assez probant. Ils ressemblaient à un couple de supporters du MEDEF, adeptes des UV et des sapes de luxe. De vrais notables.

Le taxi les laissa au pied de l'immense croix du Mont Saint-Clair, le Corcovado sétois. Le *Hunky Dory* n'avait rien d'une boîte discrète. Zébrée de néons bleus et roses, la façade du bouge clignotait putassièrement comme une guirlande de Noël. Le parking était plein comme un œuf. Deux gorilles taillés dans des menhirs faisaient le pied de grue

devant la lourde porte sur laquelle avait été posée une plaque de cuivre gravée de la mention « Club privé ». Les portiers, dont on devinait, rien qu'à leurs gueules, qu'ils avaient des casiers longs comme des fils d'Ariane, les laissèrent rentrer après quelque explication quant à leur qualité d'impétrants. Gabriel et Cheryl furent accueillis dans un patio luxuriant par un petit homme glabre portant un costume sombre à la coupe parfaite. Il les invita à pénétrer dans un bureau agrémenté de tentures anciennes et d'un mobilier anglais du meilleur goût, dont la pièce principale était un Chesterfield patiné sur lequel il leur fit prendre place. L'intérieur distingué du club tranchait avec ses dehors tape à l'œil.

–Il serait apprécié que vous puissiez régler votre adhésion de suite. Nos prestations sont réservées à nos seuls membres et, de surcroît, à jour de leur cotisation. C'est une règle d'or à laquelle nous ne saurions déroger, mais je suis sûr que vous comprenez. Nous disposons d'un forfait « couple ». Il vous permet de fréquenter notre établissement pendant un trimestre, à moins que vous ne préfériez opter, dès ce soir, pour une souscription *premium* vous donnant accès à l'ensemble de nos clubs, ainsi qu'à ceux de nos partenaires.

Le commerçant tendit au Poulpe la carte des tarifs.

–Nous prendrons la formule trimestrielle.

Gabriel sortit de la poche intérieure de son blazer 3 billets mauves qui faisaient parfaitement l'appoint.

–Je vous remercie. Monsieur ?

–Costagliola, Gabriel Costagliola. Mon épouse Édith et moi-même venons d'arriver à Montpellier. Nous comptons y monter sous peu une agence publicitaire.

–Tous mes encouragements. Puisse votre présence dans nos murs servir aussi vos affaires. Nous facilitons toutes sortes de rencontres savez-vous.

À l'aide d'un stylo plume « 4810 m », le questeur libertin nota la transaction dans un registre à la couverture de cuir rouge. Il tendit à Cheryl et Gabriel deux fins bracelets argentés qu'il sortit d'une boîte en nacre.

–Ces élégants bijoux ont été réalisés par un orfèvre de la région. Ils comportent une puce électronique qui permet d'accéder à l'ensemble des espaces de notre complexe. Je vous laisse progresser sous les arcades et rejoindre la porte noire qui s'ouvrira grâce à vos nouveaux sésames. James vous indiquera les usages du *Hunky Dory* et vous aidera à effectuer votre choix d'ambiance

pour ce soir. Je vous souhaite beaucoup de plaisir.
Mon nom est Samuel, pour vous servir.

Nos deux prétendus Saatchi firent effectivement
la connaissance de James. Barman de son état. Un
tout autre style.

–Salut ! Sam vient de m'appeler pour me
dire qu'il y avait deux petits nouveaux à briefer.
J'imagine que c'est vous hein ? Bon... C'est
simple, on a 3 salles. Celle où nous sommes, c'est
le sas relax, on se détend, on discute, on boit,
habillé ou à poil. Vous savez ce que ça veut dire
« *Hunky Dory* » ? Non ? Ça veut dire « au poil » !
Pas mal trouvé hein ?

Le serveur semblait aimer faire les questions, les
réponses et interjecter la plupart de ces propos.

–Donc ici on peut aussi baiser, mais faut
aller de ce côté, là, juste derrière les murs de
miroir. Comme Alice hein ? On y trouve des
Reines de cœur, des chenilles et des lapins blancs.
En ce moment même je crois que la
pharmacienne des halles est en pleine discussion
avec son Valet de cœur, Monsieur le maire, si
vous voyez ce que je veux dire hein ? Une vraie
pipe-lette l'apothicaire à ce qu'on dit ! Ensuite on
a la salle à l'étage. Aujourd'hui on est vendredi,
donc c'est la soirée *blind test* Bowie. Un rendez-
vous très apprécié des habitués hein ?

–2 !

–2 quoi ?

–2 bières James, vous serez bien aimable.

–Emballez c'est pesé !

Le barman revint rapidement avec 2 pintes d'une *ale* quelconque que Le Poulpe reluquait avec condescendance. Cheryl relança aussitôt la conversation là où la commande l'avait laissée.

–Vous nous parliez de *blind test*. C'est...

–Ah ah ! Je vois que la petite dame est intéressée ! Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais ici tout turbine autour du *Thin White Duke*, à commencer par le nom de l'endroit hein ? « *Hunky Dory* » c'est le titre du 4^{ème} album de Bowie. 1971. Un must ! Le patron était complètement dingue du chanteur. Je dis « était », parce qu'il s'est fait descendre il y a quelques jours. Ça n'a pas pu vous échapper parce que sa ganache est passée à tous les JT. Il était Président d'une université à Paris. Une tronche. Mais il était aussi propriétaire des *Hunky*. Pas du genre à mettre tous ses œufs dans le même panier. Un malin le Robert Jones. D'ailleurs vous savez quoi ? Robert Jones ? Hein ? Eh bien c'est le vrai nom de Bowie : David Robert Jones ! Incroyable non ? Complètement barré le patron hein ? *A lad insane* ! D'ailleurs ici, son surnom, c'était Aladin, comme *Aladdin Sane*, l'album de 73. Il passait

nous voir à peu près tous les mois. Un seigneur.
Très généreux avec le personnel.

Une femme entièrement nue et superbement faite,
accompagné d'un homme tout aussi dépouillé,
mais parfaitement broute se dirigèrent vers le coin
bagatelle en invitant Cheryl du regard. La
coiffeuse amorça un geste que Gabriel interpréta
comme une hésitation à suivre la belle et la bête.
Un ange passa.

–Où j'en étais moi ? Ah oui. La *blind test party*. Le principe est simple hein : il y a deux camps, les *Spiders from Mars* et les *Tin Machines*. Des morceaux d'*Halloween Jack* sont joués par notre DJ et le groupe qui trouve le premier le titre choisit quatre membres du paquet adverse et il leur font ce qu'ils veulent le temps que se joue en entier le morceau qu'ils ont identifié. Faut mieux perdre sur *Don't Sit Down* que sur *Bring Me the Disco King* hein ? Cela dit, certains semblent particulièrement se satisfaire de ne pas avoir l'oreille musicale si vous voyez ce que je veux dire hein ?

Le couple tribut à Cocteau repassa dans l'autre sens. Cheryl n'esquissa pas même un battement de cils. Le Poulpe se détendit et relâcha ses *infundibula*.

–Bon... et puis il y a le donjon pour les adeptes de Sacher-Masoch. Sauf que chez nous, le donjon est en sous-sol. Original hein ? Donc c'est plutôt le cul-de-basse-fosse. Ce soir, nous y organisons la Nuit de Diane. La soirée la plus chic et la plus choc de l'année. Vous devriez aller y faire un tour.

–Et là, le principe c'est quoi ? Une partie de chasse ? On se fait tirer (dessus) par Diane-Artémis équipée de son gode en or ? Bon... pour une déesse, rien que de pratiques bien normales...

Samuel surgit alors par la gauche, chassant d'un geste de la tête le barman-butor qui avait par trop tendance à se prendre pour le premier moutardier du pape.

–Vous ne manquez pas d'imagination Monsieur Costagliola. C'est en référence au Prix de Diane. Comme vous le savez, c'est une course équine très réputée, considérée comme le prix de l'élégance et de la distinction. À Sète comme à Chantilly nous sacrons les meilleures pouliches, les haquenées les plus dociles, les cavaliers les plus audacieux, les plus belles élégantes et les harnachements les plus efficaces. Cela vous tente ?

–Entre l'e-pop de David et l'hippique de Diane notre cul balance mon cher Samuel.

–Dans ce cas ne choisissez pas, badinez-
donc de l'un à l'autre. Il serait dommage que
votre compagne ne puisse pas jouir de tout.

–Pour dire vrai et bien commencer notre
enculturation libertine, nous aurions aimé pouvoir
goûter à un cocktail qui ne figure pas sur votre
carte.

–Dites-moi. Notre cave est l'une des plus
réputées de la région. Il serait étonnant que nous
ne puissions répondre à vos désirs.

–Blackstar !

Un court silence punctua alors l'échange. Samuel
poursuivit, comme gêné par cette pause verbale.

–L'album-testament de notre ami Ziggy.
Très réussi je dois dire.

–Je vais jouer carte sur table Samuel.
Nous étions des amis proches d'Aladin. Édith l'a
rencontré lorsqu'elle était étudiante à Columbia et
que Robert Jones s'appelait encore Rachelle
Dubois.

Le bouton de rose renCheryt :

–Nous avons été très touchés par la mort
de Bob. Il nous avait promis un coup de pouce
quand nous lui avions fait part de notre volonté
d'ouvrir une agence de pub dans le sud. Il nous
faudrait de quoi booster notre inventivité. Vite.

Samuel se frotta les lèvres à l'aide des doigts bagués de sa main gauche. Après une longue hésitation, il se lança :

–Nous n'avons pas été approvisionnés depuis des semaines. Nous avons des retards considérables dans les livraisons et le décès de Robert n'a pas arrangé les choses, tant s'en faut. Si vous avez des besoins impérieux, la solution est de prendre rendez-vous avec le Dr. Di Stefano. Mais il n'est pas certain qu'il ait encore de quoi vous dépanner. Quand vous demanderez une consultation, précisez que vous êtes atteint d'une fibrodysplasie ossifiante, maladie rare dont aucun cas n'est répertorié dans l'Hérault. C'est notre code pour le Blackstar. S'il vous donne un rendez-vous, c'est qu'il lui en reste. Vous verrez bien. *Non ausi, nihil acquiritur.*

L'explication de l'homme en noir était à peine terminée qu'une déflagration souffla le mur le plus éloigné du bar. Le *Hunky Dory* avait maintenant vue sur mer. Un vrai plus immobilier. Le Poulpe et Cheryl se retrouvèrent catapultés derrière le comptoir, sonnés mais bien en vie, contrairement à leur informateur qui, selon toute apparence, serait dorénavant dans l'incapacité la plus totale de livrer la moindre prophétie. Un éclat de miroir lui traversait la gorge. *Bloody hell !* Gabriel se pencha sur Cheryl qui était cul par dessus tête, lui épousseta le visage et l'embrassa à

pleine langue, comme pour s'assurer que l'explosion n'avait pas altéré leurs organes du goût. La vie avait toujours la même saveur. Tout était ok.

–On se retrouve à l'hôtel. File !

Le Poulpe retira le bracelet passe-partout du poignet de Samuel. Il se dirigea vers le bureau où le chauve les avait allégés d'un bifton triple zéro. La gourmète déverrouilla la lourde. Gabriel commença par inspecter le tiroir du bureau où le daron avait rangé leur droit d'entrée. Il contenait, à vue de nez – et celui du Poulpe, de Bergerac, jugeait au mieux du premier coup de blair –, 5 à 6 fois la somme du forfait qu'ils avaient consentie à raquer. Retour à l'envoyeur, avec les intérêts. Ça couvrirait les faux frais. Le kraken dégingandé alla également trainer ses ventouses du côté du secrétaire marqueté où il avait vu Samuel ranger son livre de compte. D'autres volumes de format identique, mais avec des couvertures de couleurs différentes compilaient tout un tas d'*in-puts* et d'*outputs* qui pourraient peut-être le mettre au jus de quelque information utile pour la suite des événements. Quand il se retourna pour filer, 2 lascars le tenaient en joue. Cagoules, treillis et gants noirs.

–Aboule les grimoires babtou !

–Pardon ?

La tentative d'entamer une conversation digne de ce nom, eut pour seule réponse une autre tentative d'un type moins courtois : un coup de plafond donné avec un peu trop d'empressement. Le ninja glissa sur le Tabriz iranien qu'il foulait aux pieds et finit la tête dans l'estomac du Poulpe. Gabriel, n'eut toutefois pas le temps de tirer profit de l'apparent dilettantisme de son assaillant. Un troisième complice venait d'arriver dans la pièce, qui lui campa les 2 électrodes d'un *taser* dans la cuisse. L'onde électrique lui bloqua le système nerveux central. Il perdit connaissance tout en restant droit comme un I. En majuscule. Une manière comme une autre de faire « volt-face ». Asma avait adoré harponner le Poulpe.

Dehors, c'était la débandade, au sens propre comme au sens (dé)figuré. Le ventre du *Hunky Dory* exhalait des dizaines de corps en panique et en cavale. La chose valait tout particulièrement pour les montures et cavalier.e.s de cette Nuit de Diane qui eurent bien du mal à sortir au galop de leurs écuries SM. Certains cavalaient le mors aux dents – et la mort aux trousses –, d'autres, un *plug* queue de cheval encore fiché dans le siège de leurs plus obscures pensées. D'autres encore couraient cravache en main et étrier aux flancs. La scène faisait penser au panneau droit du *Jardin des délices* de Jérôme Bosch. Comme dans tous les manèges sérieux, le port de la bombe

étant obligatoire, Asma et ses cousins se sentirent libres de faire sauter une seconde fois ce repère de cafres. La Sodome sétoise était définitivement détruite, frappée par le feu et une pluie de pierres.

Chapitre 6

Cheryl avait pris la tangente depuis un moment quand le *Hunky Dory* s'affaissa irrémédiablement. Tout juste si elle prêta attention à l'ultime déflagration qui ruina le refuge d'altitude des grimpeurs sétois. À peine plus d'une demi-heure plus tard, elle se prélassait dans un bain chaud dans lequel elle avait jeté, plus qu'il n'en faut, des pastilles effervescentes aux arômes de monoï, de pivoine, de coco et de thé vert. Une manière de balnéothérapie entre le pot-pourri et l'Alka-Seltzer.

Gerbé à quelques encablures du Grand Hôtel, Gabriel réussit à s'y traîner, croyant défaillir à plusieurs reprises. Il restait à monter dans le nid d'aigle de sa compagne. La jambe où les deux griffes du taser avaient élu domicile lui faisait un mal de chien. Les escaliers de service dans lesquels il avait réussi à se glisser avaient un faux air de gémonies. Au troisième palier, il lui fallut faire une pause. La douleur était à son comble et son cœur battait la chamade façon Bird jouant *Cherokee*. Le Poulpe capitula, le temps de recouvrer un rythme cardiaque décent – version *Laura* – et de se défaire de la tétanie qui lui rongea le muscle droit antérieur. Pause. Ses

bourreaux l'avaient sauvé de la fulmination finale, mais ne l'avaient pas pour autant ménagé. Après le traitement spécial par électrochoc, Gabriel avait testé la malle arrière d'un véhicule roulant à tombeau ouvert. Il avait ensuite été largué sans égards dans les containers de la rue Chelmi-Bertala, non sans avoir goûté à une dernière infusion de phalanges. Bonus gratis. L'arrivée devant la chambre 444 sonnait la fin de son calvaire ascensionnel. Ses dernières forces lui servirent à crocheter la porte de sa coiffeuse préférée qui ne répondait pas. Il s'écroula avant même de pouvoir passer le seuil du hammam cherylien dont exhalaient des vapeurs parfumées qui lui furent fatales. *Blackout.*

*

Le lendemain, la ville était sens dessus dessous. La préfectorale, le maire discrètement rescapé du déluge et toutes les branches de la famille poulaga étaient réunis dans un *pow-wow* post-apocalyptique. Cellule de crise qu'ils disaient. Impossible pour Gabriel de quitter le lit de sa dulcinée. Son état comateux lui rappelait que les poulpes dont il était n'avaient pas qu'une tête et des pieds, mais accessoirement, aussi, un corps qu'il s'agissait d'épargner de trop d'avanies. Paniquée par l'inhabituel dolorisme de Gabriel,

Cheryl alla chercher Le Colonel à la rescousse. Le diagnostic fut vite dressé : rapatriement sanitaire à la casemate de l'ancien pilote. Outre ses fines aptitudes au gardiennage, la voisine Maria avait œuvré comme sergent-chef infirmier durant la guerre d'indépendance angolaise. D'abord enrôlée dans les rangs de l'armée portugaise, elle déserta pour rejoindre ses camarades communistes du *Movimento Popular de Libertação de Angola*. Elle apporterait à Gabriel les premiers soins. Même dans le jus, Le Poulpe ne perdait cependant pas de vue ce pour quoi il était venu se frotter aux autochtones de *l'île singulière*. Son état fébrile le renforça dans l'idée de faire la connaissance du bon Dr. Di Stefano. Le Colonel se chargea d'appeler Diafoirus et lui demanda une visite d'urgence : électrocution, arythmie, tuméfactions multiples et... fibrodysplasie.

–N'oubliez pas les médicaments de première urgence, lui précisa-t-il sur suggestion de Cheryl.

Quand le carabin arriva en fin d'après-midi à la Pointe courte, Gabriel avait retrouvé des couleurs plus chatoyantes que le vert de gris qui habillait ses traits depuis sa rencontre, la veille au soir, avec ces *men in black*. Pour dire vrai, ils l'avaient copieusement dérouillé. Il tenait assis à la table de cuisine du Colonel, entouré de l'antique « épée »

des Forces aériennes de la République espagnole, de l'ex-infirmière renégate et de Cheryl. Un comité d'accueil de choix. Di Stefano frappa à la cahute du Colonel et entra en s'annonçant. Tâchant de faire l'équilibre entre la glacière bleue qu'il tenait dans sa pogne gauche et la sacoche de toubib qu'il avait dans la droite, il ressemblait à une balance de Roberval mal ajustée. Grand, mince, le visage boucané par des années de plaisance toutes voiles dehors, il avait tout du vieux beau mondain passionné de sports nautiques et de placements financiers. L'exercice de la médecine de ville était devenu, depuis des lustres déjà, une activité purement alimentaire et le serment d'Hippocrate une naïveté de faluchard idéaliste.

–Je vous prie de m'excuser pour le retard. La ville est saturée de képis en tout genre. Après ce qui s'est passé hier au soir là-haut, nous sommes littéralement en état de siège. Il y a des barrages partout en ville.

Le Poulpe attendit que le Mengele des marinas s'asseye pour prendre la tête du convoi :

–J'aurais besoin d'un petit remontant. Un rouleau compresseur m'est passé dessus hier et je me suis par ailleurs assis par mégarde sur une chaise électrique. C'est ballot et ça fait mal.

Di Stefano s'apprêtait à se lever pour ausculter Gabriel, mais Maria le coinça au fond de sa chaise en maintenant l'un de ses battoirs sur son épaule. Le Poulpe continua :

–On regardera mes petits bobos plus tard. Vous avez de quoi soigner ma fibro-machin-chose ?

–J'ai ce qu'il faut dans la glacière.

Il ébaucha de nouveau un léger mouvement qui consistait à vouloir décoller le cul de son siège. À même cause, même effet. L'ex « pfat » *do Lisboa* lui fit comprendre l'inutilité de sa tentative en enfonçant ses larges doigts dans le creux de sa clavicule. Cheryl se saisit de la boîte bleue, objet fétiche des apéros de camping, et en renversa le contenu sur la table. Au milieu des blocs de glace se trouvait un sachet transparent rempli de cristaux noirs, chacun de la taille d'une bille. Il y en avait une bonne dizaine.

–C'est tout ce qui me reste. Mais si vous souhaitez en faire usage, je vous conseille de remettre de suite le produit dans la glace. Il ne se conserve qu'à basse température. C'est le choc thermique qui se produit quand on le fume qui libère les agents actifs.

Le Colonel prit la camelote et la jeta dans le compartiment freezer de son réfrigérateur qui

tenait davantage de l'usine à froid industrielle que de l'électroménager domestique.

–Je vous fais le tout pour 3000 euros. Je ne vous ferai pas payer la...

Les doigts de Maria arrêtaient net la langue de Di Stefano en s'enfonçant dans la salière du dealer au caducée. Il est des liens anatomiques parfois étranges. Gabriel poursuivit :

–Tu n'auras rien, si ce n'est peut-être la vie sauve si tu sais te montrer coopératif. Qui te fournit ?

–Vous allez au devant de...

La technique de Maria consistait à ne lui laisser finir aucune des phrases qui ne seraient pas des réponses très exactement ajustées aux questions posées. Cette fois, elle entreprit de lui masser le cartilage thyroïde. Quand la pomme d'Adam du médecin commença à se gâter, le sergent-chef Pinheiro Nogueira – c'était son nom – relâcha la pression.

–Fournisseur ?

–Si je trahis, je suis...

Cette fois, c'est Le Colonel qui s'y colla. Travail d'équipe.

–Fatche de putain, tu vas nous baver sur les rouffles encore longtemps ?

Il lui asséna une mornifle de compétition. Le nonagénaire avait encore la force d'un *toro bravo* et faillit lui briser les cervicales. Di Stefano mit quelques secondes à récupérer. Maria l'aida à se redresser en le maintenant par la nuque.

–Ok. Le Gay Pavois !

–Le gai pavois ?

–Un pavois est un bouclier en bois qu'utilisent les jouteurs. Le Gay Pavois est une société de joutes sétoise. Celle qui remporte tous les tournois depuis quelques années, Saint-Louis comprise. Au grand dam des « lances » plus traditionnelles qui ne voient pas d'un très bon œil cette nouvelle concurrence qui, au surplus, affiche ouvertement une orientation sexuelle que certains diraient « déviante ». La critique se fait toutefois sous cape, parce que le Président de cette institution n'est autre que Sylvestre Scalone, le patron du plus gros armement de thoniers et de chalutiers de la ville. Son surnom, ici, c'est « Baby Chbeb ». Je ne vous fais pas un dessin. Le Blackstar transite depuis la Libye par bateaux de pêche équipés de chambres froides. Scalone était copain comme cochon avec le propriétaire des *Hunky Dory* qui servaient de réseau de refoirgure. Mais avec ce qui s'est passé hier soir... Je tiens à vous dire que je ne suis en rien mêlé à ce trafic. Je me contente de récupérer un peu de Blackstar en

échange de menus services médicaux que je rends au Gay Pavois. Ça permet d'arrondir les fins de mois, pas plus. Certains de mes patients artistes, écrivains ou universitaires en sont friands.

–C'est la came des clercs pas très clairs ?

–Le Blackstar est ce qu'on appelle dans le milieu un *nootropic*, une drogue de synthèse dont le composant de base est le chlorhydrate de méthylphénidate. C'est un psychostimulant de la famille des phénylpipéridines, qu'ils ont réussi à combiner avec des dérivés d'amphétamine, de cocaïne, d'éphédrine et un tas d'autres trucs qui feraient perdre leur latin et leur grec à la plupart des biochimistes. En règle générale, quand elles ne sont pas de totales arnaques, les *smart drugs* n'ont que des effets modérés sur le système nerveux central. Le Blackstar a, lui, une action stimulante qui ferait passer n'importe quel dopant cognitif pour une escroquerie homéopathique. Les conséquences sur le métabolisme du cerveau sont ébouriffantes. La mémoire, la concentration, l'endurance et les capacités de raisonnement sont tout bonnement décuplées.

–Des effets secondaires ?

–À consommer avec modération et si possible accompagné d'un suivi médical. C'est un peu comme si vous passiez d'un tracteur diesel à un dragster gonflé au nitrométhane. À des doses

qui n'ont plus rien de raisonnables, la production d'endorphines monte sérieusement dans les tours et certains neurotransmetteurs perdent rapidement leur capacité à se désactiver au niveau présynaptique. Pendant quelques temps vous êtes un surhomme, puis vous finissez complètement ramolli du capéou. C'est définitif.

–Le marché ?

–Réduit. Pour le moins. Le Blackstar n'est pas une drogue à portée de toutes les bourses. Elle est particulièrement difficile à synthétiser, très instable et n'intéresse que peu de monde. Nos contemporains préfèrent se doper pour améliorer leurs performances sportives ou sexuelles, plutôt que de booster leurs aptitudes cognitives. Un signe des temps.

Di Stefano examina ensuite Gabriel. Rien de grave. Il lui prescrit du repos, n'insista pas pour récupérer sa cargaison, ni même son équivalent sonnante et trébuchant. À son discret cabinet, rue de Tunis, plus tard dans la soirée, il reçut une femme et sa fille. Une ordonnance à renouveler de Tokarev TT33. Deux gélules le soir, au coucher. Sommeil profond assuré. Ce fut la dernière prescription du Dr. Di Stefano et elle lui était destinée. Aïcha et Dounia avaient visé le cœur. Tirs à bout portant.

*

Cheryl laissa son compagnon aux bons soins du Colonel et de Maria, rassurée. Le Poulpe s'était effondré sur son lit de camp. Arrivée au Grand Hôtel, elle rangea une partie du Blackstar qu'elle avait récupéré dans son minibar, entre les mignonnettes de vodka et les canettes de soda. Elle chargea l'autre partie dans la pipe en verre colorée qu'elle s'était fait souffler à Murano, lors d'un voyage à Venise qui accueillait le salon européen du fer à friser/lisser. L'élégante pièce en *millefiori* aux nuances roses ne quittait jamais sa trousse de toilette. Cheryl n'avait aucune idée de la dose à absorber, mais elle avait préalablement préparé de quoi tester l'effet du produit au plus près de ses intérêts du moment. Son mémoire. Il lui restait une demi douzaine de chapitres à rédiger.

Sous l'effet de la chaleur de la flamme du Zippo décoré d'une pin-up rousse, les deux cristaux de Blackstar dégagèrent une épaisse fumée noire à l'aspect et à la fragrance peu encourageants. Elle rappelait la couleur et la pestilence de celle qui embaumait les piquets de grève des camarades en lutte de la Goodyear. Rien qui ne sembla destiné à des voies respiratoires humaines. Cheryl en remplit pourtant la totalité de ses alvéoles pulmonaires en une unique et profonde inspiration. Il lui sembla perdre connaissance un

instant, mais le moment d'après un autre monde s'offrait à elle. Elle prit place devant le petit bureau de la chambre 444 et commença à écrire. Les feuillets noircis s'accumulèrent durant toute la nuit. Au petit matin, Cheryl avait rédigé près de 200 000 signes. L'équivalent d'un *Poulpe* et plus qu'il n'en fallait pour satisfaire son directeur de mémoire. Ça sentait la mention. Le Blackstar était un enchantement.

*

Gabriel émergea en fin d'après-midi. Contre toute attente, en forme. Le Colonel avait réussi à le rencarder avec Baby Chbeb. À Sète, la théorie des 6 degrés de séparation de Stanley Milgram était battue en brèche. En trois poignées de main, n'importe quel Sétois pouvait être mis en contact avec un autre de ses concitoyens. Ils avaient rendez-vous au siège du Gay Pavois. Celui-ci se trouvait dans le Quartier Haut, un secteur populaire de la ville, non loin du cimetière marin où reposent Vilar et Valéry. La devanture de la société de joutes était entièrement recouverte des 6 bandes de couleur du *rainbow flag* LGBTI sur lesquelles avait été peint un pavois noir. Chacune d'elles se terminait par 3 griffes stylisées représentant les pointes qui équipent les lances des jouteurs. Sur celle du haut, la rouge, était

écrite la devise de la société : *A bove ante, ab asino retro, a stulto undique caveto* – Prend garde au bœuf par devant, à l’âne par derrière, à l’imbécile par tous les côtés. L’architecture moderne de l’institution sportive tranchait avec le bâti ancien et gâté des constructions alentours.

Gabriel arriva très précisément à l’heure prévue, mais Scalone n’était pas franchement connu pour sa ponctualité. L’un des « timoniers patrons » du Gay Pavois dit « Gros-Serge », le fit patienter en lui proposant un tour du propriétaire des salles d’entraînement. Le barreur de barque lourde était vêtu d’un bermuda et d’une chemise blancs. Cette dernière était largement ouverte sur un torse hirsute rappelant celui d’un gorille des plaines de l’ouest. Le décolleté était enjolivé d’un pendentif en or massif 24 carats qui représentait le visage du Christ rehaussé d’un diamant fiché dans l’œil droit. Un must. La chaîne au bout de laquelle pendait la bougie joaillière nazaréenne aurait pu maintenir à quai le *Queen Elizabeth*. Quand Gros-Serge se penchait, il n’était donc jamais sûr de pouvoir se redresser, retenu par le fond et la pesanteur de son colifichet messianique. L’immaculée tenue du sociétaire était agrémentée d’espadrilles rouges et d’un bandana assorti qui sortait de la poche arrière gauche de son short. Gabriel n’en tira aucune conclusion, ne

connaissant pas son *hanky code* sur le bout des doigts.

–Il y a 3 ans, le « GP » a été adoubé par ces gobis de la Fédé et ce gros con de Bricotin, leur président. Bé ! Depuis, on a gagné tous les championnats et les coupes de France dans les 4 catégories. Le Grand prix de la Saint-Louis, c'est nous aussi qui ramassons. La totale. On leur file tous la cagagne à ces branleurs. Nos rameurs, jouteurs, barreurs et musiciens sont triés sur le volet. Fini les sumos engraisés aux fritures, aux brageoles, aux *penne* en sauce et imbibés de jaunars. On suit tous des régimes personnalisés et on doit pointer à la salle quotidiennement. Muscu, stretching et tout le bastringue.

Le matériel de cardio training était du dernier cri : tapis, steppers, vélos et rameurs ressemblaient à des cockpits d'avions de chasse. Les appareils de musculation auraient pu faire partie de la salle de jeu de Torquemada. Jacuzzis, sauna et piscine complétaient le tout. La Gay Pavois avait même fait l'acquisition d'une chambre de cryothérapie. Désignant cette pièce, Gros-Serge expliqua :

–Ça, c'est pour se geler le cul ! -110°. Tu rentres là-dedans, tu te fais surgeler, et quand tu ressorts t'as plus mal nulle part. Occupée pour l'heure. Chacun a un *coach*, un kiné et même un psy pour la tête. Les musiciens de notre peña sont

tous premier prix ou médaille d'or des meilleurs conservatoires. Le tambour actuel a été membre de la Compagnie Lubat et notre hautbois était dans l'Ensemble intercontemporain. La crème, fan des pieds ! La crème !

–Pro quoi...

–Tu l'as dit bouffi ! Baby a fait construire des bassins couverts dispos 24h/24. Il a aussi fait appel à une armada d'ingénieurs qui nous ont concocté des machines infernales comme les tintaines tyroliennes. Ils ont fourré des capteurs partout là-dedans pour étudier tous les paramètres des gestes de base. On a aussi des simulateurs de passes et chaque tournoi est enregistré en vidéo et étudié seconde par seconde. La NASA à côté, c'est des amateurs. Les autres sociétés continuent à s'exercer sur des vieilles rougnes et avec des méthodes qui datent d'Aubenque. On les a complètement dévariés les anchoïes, condamnés au club des frites !

Le *boss* venait de faire son entrée. Un type cacochyme avec de faux airs de Goebbels. Il était encadré par 3 *bodyguards* à peine plus grands que lui, secs et nerveux. Au milieu des membres du Gay Pavois, tous plus ou moins charpentés au format d'une armoire normande, la physionomie des triplés tenait, sous l'angle de la théorie de Darwin, de l'exaptation. Sans doute s'agissait-il

là d'une adaptation sélective opportuniste leur permettant une réactivité maximale. On aurait dit un essaim de moustiques sous amphétamines au milieu d'une nuée de bourdons sous Tranxène. À chacun sa came.

–C'est toi Estagliola ?

– Costagliola Monsieur. Gabriel Costagliola.

–Et tu veux me voir pour quoi au juste ?

–Disons que j'ai des renseignements qui pourraient vous intéresser.

Baby Chbeb fit un signe de tête à l'adresse de son équipe de maringuoins. Le plus proche de Gabriel se lança dans une palpation minutieuse du Poulpe. Celui-ci réagit par un réflexe de retrait à la pression des appendices du sicaire sur les bugnes récentes qui bigarraient sa chair.

–Rien à signaler, conclua-t-il, satisfait du travail accompli.

Un autre des *mosquitos* lui fit signe de monter à l'étage. L'escalier été décoré de photos de joutes et de portraits de Scalone avec des célébrités du showbiz et une brochette de figures politiques nationales et européennes. Le bureau du patron était une vaste pièce aménagée de l'essentiel, sans fioritures. Scalone prit place dans un fauteuil pivotant qui lui permit, un instant, de tourner le

dos à Gabriel. Il renifla bruyamment par deux fois, puis l'ordre fusa :

–Laissez-moi avec notre invité.

Scalone tournoya de nouveau à 180°. Il se pinça les narines à plusieurs reprises, balaya les dernières traces de colombienne de ses naseaux et déposa sur le plan de travail un 44 magnum argenté. Un Ruger Super Redhawk Alaskan. Plus proche de la Grosse Bertha que de l'arme de poing.

–Mon préféré. De loin. Hommage à mon feuilleton préféré. Le détective d'Hawaï joué par Tom Selleck. Très bon acteur... Bienvenue à Sète Monsieur Poulpe ! Vous venez certainement vous excuser d'avoir escagassé deux de mes hommes et d'en avoir séché deux autres. Je présume que c'est également à vous que l'on doit le feu d'artifice au Mont Saint-Clair et le veuvage de Madame Di Stefano ? Un bon médecin ce Di Stefano. Très compréhensif et très introduit dans les milieux vétérinaires. Il va nous manquer. On peut dire que vous faites montre d'une volonté sans faille à faire chichois dans nos rangs. En temps normal, ce type d'incivilités, qui plus est répétées, se paie par une visite guidée de notre superbe corniche.

Le Poulpe restait silencieux et ne montrait aucun signe extérieur d'anxiété. Scalone se renfrognait.

–Tu travailles pour cette raclure de Dahan ?

La question prit de court Gabriel qui ne sut répondre autrement que par une subite dilatation pupillaire. Scalone rapprocha une main de son 44. La paluche du patron-pêcheur finit toutefois sa course sur une queue de détente moins menaçante : celle d'un interphone. Sans quitter des yeux Gabriel, il articula calmement :

–Amenez-nous Miss Vivagel.

Les trois mousquetaires montèrent en compagnie de Cheryl. La lauréate de l'Institut Carita était complètement raidie par un séjour naturaliste prolongé dans le caisson cryogénique du Gay Pavois. Escampée à même le parquet massif, elle commença de suite à décongeler. La flaque s'élargissait à vu d'œil. L'inondation menaçait.

–Ici, on dirait que cette demoiselle a la caramote fraîche. Eu égard à sa température, mais surtout parce qu'il faut être littéralement givrée pour s'amouracher d'une traverse dans ton genre. Di Stefano aurait diagnostiqué une hypothermie. La vérité, c'est qu'il s'agit d'un avertissement. Le dernier avant des opérations disons... plus glaçantes encore. Tu vas bien m'écouter Poulpe.

Gabriel était tout ouïe.

–Je garde au chaud ta copine, ça lui fera comprendre le principe de l’amplitude thermique. Puisque tu trimes pour Dahan, tu vas faire en sorte d’aller récupérer la cargaison qu’elle me doit. Je te fournis le bateau et l’équipage. Si tu reviens avec la tonne promise, tu te casses avec la vie sauve et ta daube sous le bras. Si tu me prends pour un américain, on saura te retrouver et ta Barbie deviendra la meilleure gagneuse des chantiers alentours.

Le Poulpe sortit du Gay Pavois comme sonné. À ce jeu de dupes, Gabriel partait avec un sérieux handicap. Il n’avait toutefois pas démenti être le commis de Jacqueline Dahan, ce qui lui permettait d’avoir un accès facilité à ce qu’il convoitait. Il ne pourrait pas s’en sortir sans l’aide d’Asma.

Chapitre 7

Quand Le Poulpe passa le seuil de la casemate du Colonel, l'état major était déjà réuni, n'attendant que lui. Outre l'ancien pilote ibère et Maria qui jouaient à domicile, les rangs étaient gros de la famille Meziani : les 3 mantes religieuses déjà connues, escortées de 4 de leurs cousins. Gabriel comprit alors qu'Aïcha et Dounia n'avaient jamais quitté la ville de Brassens. *Quand on est con, on est con !* Quant aux Dalton qui les accompagnaient, ils constituaient sans aucun doute le gang de ninjas qui lui était méchamment tombé sur le rable au *Hunky Dory*. Une famille qui, à l'évidence, n'avait rien à envier aux Gambino ou aux Genovese. La voix gutturale d'Asma cingla l'air chargé de la cambuse, tel un fouet.

–Tu as fait la connaissance de Sylvestre Scalone ? Satisfait ?

La fille était sanglée dans un treillis et un tee-shirt noirs qui mettaient en valeur les parties les plus charnues de sa personne. Le ton qu'elle venait d'employer était à l'avenant, charmeur et sombre. Son cynisme magnifiait sa beauté naturelle. Asma ne cessait de ramener Gabriel à sa condition de mollusque à attendrir par des séries de coups.

Chacune des estocades que lui décochait la jeune amazighe la rendait un peu plus impérieuse et désirable à ses yeux et à son cœur. La voix de Chet chantant *I fall in love too easily* tournait en boucle dans son céphale à pieds et se transformait peu à peu en celle de la sombre étudiante.

–Il a Cheryl en otage et...

–Te casse pas, on sait déjà tout ça. Ils l'ont embarquée sous nos yeux. Cueillie comme une fleur. Elle semblait complètement défoncée et leur récitait des pages entières de Rimbaud et de Lautréamont. Comme pour les déstabiliser par le verbe. Une sorcière des mots. C'était à la fois drôle et pathétique. J'imagine que la reine de la lance a passé un *deal* avec toi...

L'explication de Gabriel fut limpide. Le plus petit membre du *boys band* d'aiglefins prit alors la parole avec un fort accent :

–L'affaire est simple. On prend le contrôle du bateau – facile avec ces baltringues –, on fait un tour chez nos frères berbères de *Libya* ; ils se montrent compréhensifs, on les allège de la schnouff qui les encombre, on rentre faire sa fête à Baby Chbeb, on met le chichois au Gay Pavois et on libère par la même occasion ta *vibrante* dulcinée.

« Joe » joignît le geste à la parole et sortît de sa poche un porte-clés appartenant à Cheryl, preuve qu'ils avaient fouillé sa thurne, peut-être même avant qu'elle ne se fasse enlever par l'équipe de Scalone. Il fit fonctionner, un court instant, le mini-vibromasseur noir et rose accroché à l'anneau entre la clé du salon de coiffure et celle du bureau des étudiants.

–Une tondeuse à gazon miniature ! Bzzz, bzzz. On n'est jamais mieux servi que par soi-même. N'est-ce pas l'ami ?

Les trois autres frangins pouffèrent en lorgnant vers Gabriel. Plutôt que leur donner le change ou la fessée, il préféra, pour l'heure, progresser dans les préparatifs et interpella Asma :

–Et la tonne de Blackstar, vous comptez en faire quoi ?

–On s'en sert d'abord pour faire cracher la jouteuse. On lui propose de lui refourguer à 25 % de sa valeur marchande, plus ta *pinky lady*. On prend le fric et Cheryl, mais on ne lui donne rien, vu qu'on en profite pour lui faire passer le goût de bafouer les saintes traditions sétoises. Puis on écoule cette merde pour la moitié de son prix de revente à son propriétaire. Il ne sera pas franchement ravi, mais ne dira pas non, trop content de pouvoir récupérer la cargaison.

–Major Tom ?

–Exact.

–Et *ground control* sait évidemment qui est cet astronaute, « *strung out in heavens high, hitting an all-time low* » ?

–Tu as bien une petite idée, non ?

–Tu me prends vraiment pour une demi buse.

–Je te renvoie le compliment.

Asma lui adressa également un large sourire qu’il évalua aussitôt comme la marque évidente d’une amicale complicité. Gonflé par cette rétribution symbolique et carnassière si attendue, il persista dans le registre ironique qu’il jugea lui réussir :

–Évidemment, l’adresse précise du labo clando est dans les pages jaunes de la Tripolitaine ou le dernier botin de la Cyrénaïque.

–Disons que le disque dur trouvé par Larbi nous a livré un peu plus de renseignements que ce que j’ai bien voulu te dire dans un premier temps. Nous disposons de toutes les informations utiles pour mener à bien cette opération. Tu peux me faire confiance.

–Et les thunes ?

–Ah... Tu voudrais TA part, c’est ça ?

–Disons que si l'on en croît feu le docteur Di Stefano, une tonne de Blackstar, même à 75 % du prix du marché, ça fait plusieurs millions et...

Aïcha ne lui laissa pas le temps de terminer son propos :

–L'argent ira à nos frères gazaouis. Dans sa totalité. Il servira à financer une partie de la reconstruction des infrastructures de santé qui, ces dernières années, ont été détruites par les terroristes de Tsahal. Dieu nous donne des mains, mais il ne bâtit pas les ponts. Alors cette aide pécuniaire sera la bienvenue.

Maria et Le Colonel opinèrent du chef, moins pour agréer l'évocation divine que pour valider la destination de l'artiche. Affaire réglée.

–J'ai rendez-vous demain midi dans un rade près des halles centrales, « Chez le sikh ». Un des lieutenants de Saint-Scalone, Gros-Serge, m'informera alors du nom du bateau et de l'heure d'embarquement. Il faudra vous tenir prêts.

Asma et ses cousins matrilatéraux se regardèrent, amusés. Le plus grand des 4 ouvrit alors ce qui théoriquement devait être sa cavité buccale, eu égard à la place qu'occupait la bouffissure sur son visage. Ses lèvres étaient déformées par une acné purulente qui mettait à l'encan force nodules et moult pustules. La fonction langagière du bifteck semblait toutefois intacte :

–Demain 23h. L’Estèla. Un gros chalutier bleu et rouge qui mouille quai d’Alger.

L’annonce d’« Averell » irrita Gabriel car il avait la ferme impression de se faire trimballer. Le sentiment de se trouver en queue de peloton, non loin de la voiture balai, avait le don de lui mettre les nerfs en pelote. La perte de contrôle, c’était pas son truc au Poulpe. Non contents de l’avoir copieusement maravé, ces petits merdeux se foutaient tour à tour de sa gueule, et à satiété. C’était *open bar à mines* ; qui plus est, avec l’assentiment de leur cousine. Le revers ne se fit pas attendre :

–Si la brochette de *coños* ici présente n’y voit pas d’inconvénient, j’irai quand même au rencard, histoire de faire comme si. Monsieur chancre mou n’y voit pas d’inconvénient majeur ?

La sentence fut suivie d’un long silence puis d’un court début de conversation mondaine :

–Ta mère enc...

Le jeune nez-de-boeuf venait de comprendre, mais Asma lui coupa aussitôt la chique :

–Ta gueule Chafik ! Mets-la en veilleuse !

Le Colonel profita alors du trouble pour en placer une, façon vieux sage de la montagne :

–A maï ! Vous feriez mieux de fermer vos claque-merdes les drolles ! À la base aérienne de Los Llanos, les brigadistes avaient pour règle d’or de ne jamais s’invectiver inutilement. Il faut garder son énergie et sa hargne pour ses ennemis. Gabriel, quand tu iras au rendez-vous, tu feras attention à tes miches. Le sikh est réputé pour avoir les esgourdes bien ouvertes. C’est un indic. Et Pedro m’a fait savoir qu’un certain Vergeat a été missionné par le Ministère de l’intérieur pour remettre de l’ordre à Sète. Il paraît que tu connais l’animal qui, à cette heure, doit forcément roder en ville. La mesure et la prudence s’imposent donc à tous à partir de maintenant.

Amen !

*

Gros-Serge avait confirmé l’embarquement et les infos de la famille TNT. Maria et Le Colonel ne seraient pas du voyage. La première, du fait d’un mal de mer systématique qui la transformait direct en lavette, passée n’importe quel bastingage ; le second, eu égard à son âge par trop avancé et à l’absence de chicorée à bord. Le temps de la croisière, ils serviraient de vigie à terre. Gabriel se demandait comment les Meziani trouveraient le moyen de le rejoindre et imaginait un abordage de nuit façon *Seal Team Six*, à l’aide

d'un *go fast* claffi d'un arsenal de pointe. Il eut sa réponse à peine avait-il mis le pied sur l'échelle de l'imposant bateau-usine. L'un des cousins lui tendit le bras pour lui faciliter l'accès. L'équipage original avait d'ores et déjà été maîtrisé et mis aux fers. Plus exactement, ils avaient été remisés au frais dans une des chambres de congélation réglée sur une température légèrement positive, avec eau, vivres et de quoi panser leurs plaies. Ils ne s'en tiraient pas si mal. Seul le commandant de l'esquif aux visées plus chimiques que pélagiques avait été maintenu en poste, bien menotté. Arrivé dans la timonerie, Gabriel fut accueilli par un « Bienvenue à bord » asmatique. La jolie Marocaine n'avait pas quitté sa *black* tenue de pétroleuse qu'elle avait, cette fois, agrémentée d'un béret. On aurait dit une incarnation de la *Young Woman Soldier* d'Alberto Korda. Irrésistible.

–Le voyage va durer deux jours. Nous allons à Syrte, la ville natale de Mouammar Kadhafi. Centre de toutes les attentions durant la *Jamahiriya*, la ville est aujourd'hui une demi ruine, passée sous le contrôle de l'État Islamique puis reprise par les forces du Gouvernement d'entente nationale. La vérité est qu'il y règne un *dawa* d'enfer qui a facilité l'installation du labo clandestin de Dahan. Ses chimistes sont, pour la plupart, d'ex-chercheurs de haut rang proches de

l'ancien régime, virés des universités libyennes et reconvertis dans les drogues de synthèse. Activité lucrative s'il en est. Leur sécurité est assurée par les gouvernements locaux successifs qui ferment les yeux en échange de généreux pots de vin et par une poignée de mercenaires qui, quand ils ne font pas les garde-chiourmes de trafics divers, servent de *condottieres* aux pires magouilles de la Françafrique. Claude Langiel, le frère du ministre des universités n'est autre que le PDG de l'entreprise de sécurité et de défense Xenophon Inc., l'officine qui fournit à Major Tom ses robocops. Dans quelques jours, il ne serait pas étonnant de lire dans la presse que la nouvelle présidente de Paris 8 est Jacqueline Dahan. Tu me suis ?

–Parfaitement.

–Pour la suite du brief, c'est dans ma cabine, dans une heure. Présentement, il faut que l'on sorte du port rapidement.

Les puissants moteurs du chalutier commençaient à faire un raffut de tous les diables. Les amarres étaient levées.

–Ma mère est en cuisine. Passe la voir, elle t'offrira un thé à la menthe.

Le Poulpe s'exécuta et fit la causette à Aïcha qui s'adonnait à d'étranges préparatifs culinaires. En s'affairant de la sorte, elle donnait de faux airs d'Isra à cette traversée nocturne : « *Gloire à celui qui a fait voyager de nuit son serviteur de la Mosquée sacrée à la Mosquée très éloignée dont nous avons béni l'enceinte* ». Dans cette histoire, l'ange Gabriel n'était toutefois pas celui que l'on croit. C'est Asma qui allait faire voyager son prophète toute la nuit durant, du septième ciel aux enfers. Leurs ébats furent doux, féroces et créatifs. Le Poulpe se réveilla très tardivement, endolori comme au lendemain de sa rencontre avec les crocs du Taser. L'amour vache.

L'Estèla voguait maintenant sur l'infinie étendue de la Méditerranée. Gabriel ne croisa Asma qu'en toute fin de journée, quand ils arrivèrent en vue des côtes siciliennes. Parti prendre l'air sur le pont avant, la pirate en chef le rejoignit, se glissa derrière lui, plaça sa main sur son ventre et sa joue contre ses épaules. Les embruns s'abattaient sur eux avec des allures de jugement dernier. Gabriel voulut se retourner mais elle l'en empêcha en l'étreignant davantage. Tendre et ferme.

–Une île qui te ressemble un peu...
Agrigente au large.

–Le tourisme n'est pas au programme.
Nous n'irons pas voir Syracuse.

–Ni l'île de Pâques, ni Kairouan.

–Perspicace. L'Aquarius, le bateau de SOS-Méditerranée qui sauve les migrants de la noyade croise à quelques miles d'ici. Il semble avoir des ennuis avec le F-Star. Un bateau affrété par le groupuscule Génération Identitaire. Leur objectif est d'empêcher l'arrivée des migrants en Italie. Pas question que cette fange fasciste fasse la loi. On est obligé de s'en occuper. Petite mission non prévue qui va nous servir de *warm up*. Nous serons sur zone dans deux heures.

Asma embrassa Gabriel dans le cou avant de s'évanouir derrière des tonnes de matériel de pêche qui étaient là pour faire illusion. Le Poulpe ne put, à cet instant précis, s'empêcher d'avoir une pensée pour Cheryl. La haute mer n'était pas forcément synonyme de haute trahison.

La nuit tombante, « Madame Tsching » et son équipage commencèrent à déballer l'étourdissant arsenal dont ils avaient cru bon de charger leurs bagages. Celui-ci s'était par ailleurs gonflé de l'artillerie des Scalone boys. Outre les armes de poing les fusils d'assaut et les tombereaux de munitions qui allaient avec, les Meziani s'étaient fait plaisir en apportant à bord une mitrailleuse lourde, des grenades et 3 RPG-7 équipés de

lunettes de vision nocturne. Bref, de quoi faire de la pyrotechnie de haut vol. Même Dounia y mettait les mains. 15 ans et une connaissance du matériel militaire digne d'un vétéran.

Le F-Star était maintenant en vue. Il talonnait effectivement l'Aquarius en pleine opération de secours d'un canot de grande taille. Même éloigné on le devinait rempli jusqu'à la gueule d'Africains de tous âges. Seuls quelques-uns semblaient disposer de gilets de sauvetage. Les lance-roquettes étaient fin prêts, mais intervenir dans ces conditions aurait présenté un risque considérable pour celles et ceux qui fuyaient le pire. Les explosions auraient sans aucun doute créé un effet de panique. Le chavirage était à peu près assuré. Mesure et prudence avait conseillé Le Colonel. Asma suggéra d'attendre la fin de la séquence de sauvetage et d'en profiter pour sortir les poulardes de la chambre froide.

Ils étaient 7 dont Gros-Serge. Presque trop pour tenir dans l'annexe pneumatique sans moteur qui leur était destinée. Le petit dinghy serait évacué avec sa cargaison de marpauls par la rampe du chalut. 50 % de chances que l'embarcation se retourne au contact de la mer. Sur les boudins du youyou, Dounia avait tagué à la peinture rouge « *Defend Africa* ». Sur le pont de pêche, les cousins tenaient en joue les pré-congelés, blancs comme des linges. Ils allaient devoir faire le

grand saut quand Asma en donnerait le signal depuis la passerelle. La maîtresse de Gabriel se mit alors sur le canal 16 et interpela le bateau de la honte :

–Feu de l’enfer à F-Star, feu de l’enfer à F-Star. Une barcasse d’étrangers facho-compatible va vous être avancée en cadeau pour vos bons et loyaux services auprès de la race blanche. Merci de leur faire bon accueil et de leur offrir l’asile.

Elle répéta la chose par 2 fois et fit le signe attendu à la cousinade. À la baille la volaille ! Les nervis du Gay Pavois atterrirent par chance du côté pile et tirèrent aussitôt la fusée de détresse que Gabriel avait eu la bonté de leur balancer avant leur expérience tobogganesque. L’Estèla manœuvra par bâbord et se mit alors à bonne distance, laissant le champ libre au F-Star pour opérer le recueil de la racaille. Dounia repris alors la VHF en main :

–Feu de l’enfer à F-Star, feu de l’enfer à F-Star. Vous avez 3 minutes pour dégager vos culs de bravaches de votre putain de timonerie, parce qu’on va la faire sauter ! Et cette fois je ne répète pas. *You will not make Mediterranean sea home ! No pasaran !*

Asma disposait d’une montre suisse d’une grande précision. Elle l’avait fauchée la veille au

commandant du boxif. Rien d'étonnant – mais détonnant –, alors, à ce qu'à la seconde près, deux roquettes partirent simultanément, traçant des lignes parallèles qui finirent leur course, comme promis, dans le poste de pilotage du bâtiment ennemi. Les cousins s'étaient retenus d'envoyer cet ersatz de la *kriegsmarine* par le fond, par pure conscience écologique. L'extrême droite, ça pollue. Privés de toutes capacités à gouverner leur radeau de la méduse maintenant en feu, les nazillons d'eau douce étaient à la dérive. Puisse Charybde ou Scylla leur rendre visite. À moins que l'Aquarius vienne les sortir de ce mauvais pas. Asma et Gabriel se rejoignirent après cette décapitation spectaculaire du F-Star ; avec une envie folle de faire une nouvelle fois l'amour.

*Bésame, bésame mucho
Como si fuera esta noche la última vez.*

Chapitre 8

Leurs ébats avaient été d'une grande intensité, mais d'une modeste durée – preuve qu'on pouvait aussi prendre son pied sur le pouce. Un moment de pleine conscience de leur « être-là » ne faisant qu'un avec l'expérience interne du temps ; enfin... d'après ce que pourrait en dire le philosophe de la perception Merlot-Python. Gabriel avait rejoint sa cabine au milieu de la nuit. Ne trouvant pas le sommeil, il s'était rappelé que Maria lui avait glissé, dans son sac, *Le Livre de l'Intranquillité*. Au hasard, il feuilleta quelques pages du chef d'œuvre de Fernando Pessoa. Chacune des lignes qu'il lisait résonnait en lui d'une étrange manière :

*« Puissé-je emporter du moins, vers
l'immensité possible de l'abîme de tout, la
gloire de mes désillusions comme si
c'était celle d'un grand rêve, et la
splendeur de ne croire à rien comme
l'étendard d'une défaite – étendard tenu,
hélas, dans des mains bien frêles, mais
traîné dans la boue et dans le sang des
plus faibles... Étendard dressé bien haut,
malgré tout, tandis que nous nous
enfouïssons dans les sables mouvants – et*

*nul ne sait s'il s'agit d'un geste de
protestation, de défi et de désespoir... »*

Un Poulpe intranquille. Drôle de bestiole tout de même. Son introspection emprunte de *saudade* fut interrompue par la petite Dounia qui finissait son quart :

–Dans une demi-heure sur le pont avant.
On va bientôt arriver.

Le Poulpe rejoignit la plateforme en bon dernier, encore emprunt des limbes littéraires du poète de l'heure absurde, il avait du mal à s'amarrer au réel. Sous les feux de projecteurs surpuissants qui baignaient le commando d'une lumière blanche, Aïcha dirigeait les opérations avec détermination, telle Thalestris préparant ses amazones au combat. L'arsenal était précisément inventorié et examiné. Les armes et les munitions étaient réparties entre les membres de l'infamale cousinade. Gabriel cherchait les yeux noirs d'Asma qui s'efforçait d'échapper à cette requête de contact visuel. L'escogriffe à la mauvaise peau avec qui Gabriel avait eu une altercation chez Le Colonel lui tendit un rutilant automatique noir. Le Poulpe s'en saisit, non sans un geste de recul que perçut Bachir, le plus posé des Dalton chérifiens :

–Ça pourrait pourtant te sauver. C'est ton assurance vie.

Un visage d'ange et un regard de tueur. En ce moment des derniers préparatifs avant le feu, la perception de chacun, soumise à une conscience s'éduquant à donner et recevoir la mort, était particulièrement aiguë, capable de donner sens à n'importe quels des gestes qui chorégraphiaient leur danse macabre. Sans doute était-ce pour cette raison qu'Asma ne souhaitait lire en Gabriel et celui-ci en elle, de peur que cette acuité ne leur révèle l'intensité de sentiments auxquels ni l'un ni l'autre ne sauraient donner une suite viable.

–Nous nous dirigeons à l'Est de Syrte, lança-t-elle, penchée sur son fatras soldatesque, les mains dans une caisse de balles traçantes.

Les embruns et la brume de mer collaient à sa toison noire de jais, lui donnant des reflets bleus métalliques. Gabriel y discernait les attributs des Gorgones, guerrières libyennes au sang froid et à la chevelure ophidienne. Il ne put s'empêcher de penser que Cheryl adorerait coiffer Méduse, défi capillaire venimeux tout autant qu'acte de soutien à la puissance du féminin.

–On va profiter de la demi-obscurité du petit matin pour les surprendre à un moment où ils ne s'y attendent pas. Le laboratoire se trouve en surplomb de la plage où l'on va débarquer. C'est un bunker gardé par les chiens de guerre de la Xenophon, l'une des boîtes de conseil militaire

parmi les plus influentes et actives dans le monde. Je vous rappelle que ces fumiers ne sont pas des tendres. Ils ne font ni prisonniers, ni blessés et ne laissent jamais aucun témoin derrière eux. Ils sont très entraînés et expérimentés : Bosnie, Birmanie, Congo, Zaïre, Côte d'Ivoire... La surveillance du labo de Major Tom est une mission de vacances pour ces ordures à la solde des États occidentaux et de leurs satellites bananiers. En temps normal ils exécutent, pillent et violent sans merci, pour une poignée de fric, couverts et payés par les services secrets des Républiques blanches. Outre la surprise, on va peut-être pouvoir profiter d'un certain engourdissement de ces vermines en cure de repos, mais faut pas rêver, ça risque de canarder sévère.

Asma s'empara d'un long tube noir que Le Poulpe prit un instant pour un lance-roquettes. Elle en sortit un plan détaillé des lieux qu'il allait falloir prendre d'assaut, façon *D-Day*. L'index de sa main droite, bagué d'un énorme saphir étoilé apparié à sa chevelure, survolait la carte d'état major en dessinant de virtuoses arabesques. On aurait dit l'ultime répétition, en vestiaire, du programme libre d'une championne de patinage s'apprêtant à fendre la banquise olympique. L'art de la guerre et celui de la danse sur glace n'étaient peut-être pas si éloignés l'un de l'autre.

–Aïcha et Dounia s’occuperont de prendre le contrôle des *go fast* de nos amis. Une fois le Blackstar récupéré, on fera fissa à leur bord vers Misurata. Nous y attendra un thonier senneur appartenant à l’un des fils Kadhafi. Il a l’habitude de faire escale en France, notamment à Sète, et nous ramènera discrètement à bon port. Bachir et Zahir, vous foncez vers le labo dès qu’on accoste. Chafik et moi, on vous collera au train en assurant vos arrières. Raldoun et Gabriel vous sécuriserez la plage et couvrirez notre repli. En fin d’opération vous pourrez vous faire plaisir et couler l’Estèla au RPG. Des questions ?

Gabriel aurait bien aimé lever quelque ambiguïté quant à ce qu’on attendait plus précisément de lui, mais n’eut pas le temps d’ouvrir la bouche. Les 4 hommes et les 3 femmes lui avaient déjà tourné le dos, braqués vers la proue du chalutier qui fendait les flots tel un *Landing Craft Assault* pressé de gerber sa chair à canon sur le sable de Normandie. Agenouillés, paumes levées, ils conjuraient Allah de leur apporter la victoire. Droit comme un I, les mains dans les poches, Le Poulpe, s’en remettait, comme d’habitude à la chance et, en la situation présente, aussi à Sainte Kalach.

*

Dans la lueur du jour naissant, la plage était noyée d'un fin brouillard qui rendait le décor presque hamiltonien. On se serait attendu à voir folâtrer une blonde adolescente toute en transparence. L'approche des zodiacs, lente et presque silencieuse, nourrissait l'impatience des équipages à accoster. Enfin arrivés, les embarqués du youyou de Gabriel se bousculèrent en sautant à terre. Raldoun tomba face contre terre, se releva aussitôt en jurant le plus bas possible et tira Le Poulpe par la manche, à quelques mètres de là. Deux autres cousins avaient déjà commencé leur sprint vers la masse noire du blockhaus. Presque au même moment, le second dinghy vomit le reste du commando qui se scinda aussitôt en deux, comme prévu. La séparation signa le début des hostilités. Les deux femmes qui couraient vers les hangars à bateau essuyèrent les premiers feux d'un gardien qui fut de suite abattu par Asma. Les lunettes à vision nocturne qu'elle portait lui donnaient de faux airs de super héros Marvel et une précision de tir à rendre envieux n'importe quel *sniper*. Aïcha et Dounia continuèrent leur progression au pas de charge, armes à la main. À mi-chemin, elles aperçurent un autre soldat de fortune à la carrure de catcheur qui s'apprêtait à lancer une fusée de détresse. Inratable. Ce fut son ultime geste.

L'avant-garde effrénée arriva bientôt aux portes des premiers bâtiments, suivis de près par Chafik et Asma qui inspectèrent les 3 gros 4X4 Chevrolet qui étaient garés à proximité. R.A.S. Le gros des troupes devait se trouver à l'intérieur. L'entrée fut pour le moins fracassante. Asma et ses cousins ne tirèrent par la bobinette, ne firent pas non plus choir la chevillette, mais défoncèrent littéralement la porte métallique de l'abri côtier. Ils s'annoncèrent en rafales et balancèrent ce qu'ils avaient de grenades sur eux. Gabriel n'eut pas l'occasion d'assister au carnage qui s'ensuivit, trop occupé à sécuriser la plage qui commençait à s'inonder d'une lumière de plus en plus intense qui les mettait à découvert. Dos à dos, agenouillés, ils veillaient avec Raldoun à ce que l'étendue sablonneuse ne souffre de la présence d'aucune âme vivante qui n'appartienne pas à leur conjuration. À part un vol de sternes caugek qui se posèrent à proximité des rochers derrière lesquels ils planquaient, le bout de grève qu'ils contrôlaient ressemblait davantage au désert de Gobi qu'aux parcs d'attraction de Coney Island le week end de l'*Independence Day*. C'était heureux. Gabriel n'était pas d'humeur à canarder à tout va.

Chafik ressortit du bastion une dizaine de minutes après y être entré dans un feu d'artifice digne d'un passage de millénaire. Le final semblait avoir été tiré et il lui fit signe de les rejoindre. Au

moment où ils se redressèrent pour se diriger vers le bunker, la tête de Raldoun éclata à la manière d'un melon trop mûr. Un sbire de la Xenophon, planqué à 50 m de là, derrière une baraque en bois pourri, venait de lui ficher une 338 Lapua Magnum en pleine poire. Salade d'été. Chafik le mit aussitôt en joue, mais le mercenaire qui avait prévu son coup et attendu son heure pour agir ne lui laissa pas même le temps de viser. Même cause, même effet. La cousinade venait de se faire raccourcir une seconde fois la généalogie. Le tableau de chasse de notre Heinz Torwald des sables en resta toutefois là. Aïcha et Dounia firent cracher le RPG. L'importun fut pulvérisé et sa guérite de fortune satellisée. L'ampleur de la déflagration laissait soupçonner que la cabine de bain eut abrité autre chose que le strict nécessaire balnéaire.

*

Cheryl avait recouvré sa pleine puissance. Afin d'agrémenter sa détention em-pavoisée, elle avait proposé ses talents de capillicultrice à ses geôliers qui avaient répondu favorablement à cette offre de service. Elle s'apprêtait présentement à opérer un *tie and dye blond* sur un jeune et frêle modèle – 90 kg à la dernière pesée d'avant joute. Il avait la coupe de cheveux de Rambo et semblait avoir

la conversation d'une bernique aphasique. Le but de la manœuvre n'étant pas de se livrer à de sagaces causeries, mais de se délivrer d'un ennui certain, « ça le ferait bien comme ça » comme qui dirait sa copine Maria – celle de la Sainte-Scolasse. Ses matons l'avaient par ailleurs prévenue : aucune remise de peine envisageable, même pour coupes modèles et même avec un supplément manucure. Et pas d'entourloupes avec les ciseaux à moins de vouloir être débitée en bâtonnets de surimi. L'un des gay joueurs évoqua la possibilité qu'à la moindre connerie elle finisse en rougne à la brocante de la mère Abbesse. Elle n'y comprit que pouic dans le détail, mais saisit l'esprit général de la mise en garde. Son matériel était rigoureusement inventorié à l'ouverture de la boutique comme à la fermeture. Si d'aventure il devait manquer le moindre ustensile, la fin de la récréation serait sonnée. La satisfaction des clients pouvait éventuellement se traduire par une amélioration du boire et du manger, mais Cheryl n'espérait évidemment pas passer de la conserve botulique au bio de luxe, même pour une Beckham parfaitement exécutée. C'était entendu.

L'étalon sétois bodybuildé se montra toutefois plus bavard que prévu. Le carré long dont Cheryl l'avait gratifié lui avait mis le sourire aux lèvres et délié la langue.

–Monsieur Scalone est vraiment très en colère contre vous et vos amis, vous savez ? Vous lui avez mis une de ces chichoumeilles dans les affaires ! Ça... pour être fâché, il est fâché. Il roumègue toute la journée.

–Oui... Enfin moi, j’y suis pour rien mon biquet. Je suis plutôt un dégât collatéral.

–Peut-être, mais Monsieur Scalone il dit que vous et votre ami êtes le bras armé de la Dahan. Une vraie chcoubade cette femme, faut bien le reconnaître. La dernière fois qu’elle nous a rendu visite, Baby a failli terminer aux urgences tellement elle l’a énervé. Ça me fait mal pour vous parce que vous m’êtes sympathique, mais je ne crois pas qu’il soit prévu que votre ami s’en sorte comme ça, même s’il ramène la cargaison à bon port. Vous voyez ce que je veux dire ? Faut comprendre aussi, faire sauter le *Hunky Dory* ça n’aide pas à tenir ses nerfs, ni sa parole.

–Je suis d’accord avec toi. Cette histoire est vraiment très fâcheuse. Tu utilises un après-shampoing ? Il faudrait, parce que là, tu as les spaghettis un peu « ternasses ». Quand on a une si belle crinière, il faut en prendre soin canard. Ce que nous offre dame nature doit être chéri et entretenu avec beaucoup d’attention tu sais ? Beurre de karité et huile d’argan en alternance un jour sur deux. Si tu suis scrupuleusement la

prescription, garanti que les barbies Victoria's Secret n'auront plus qu'à bien se tenir.

L'habile mais perfide compliment, agrémenté du petit conseil *so professional* encouragea le bientôt blondinet empapilloté à davantage encore de confiance.

–C'est sûr que Baby va vouloir venger la mort de Jones et celle de Larbi. Il ne pardonnera jamais à Dahan d'avoir fait fumer son meilleur ami et sa taupe le même jour. Faut pas pousser non plus.

–Tu veux bien répéter biquet ? Larbi était la taupe de Scalone ? Il travaillait pour lui ?

–Baby avait réussi à acheter le minot pour surveiller cette daurade de Dahan. Trouver des preuves de son commerce et en tirer profit pour négocier une part plus grosse du gâteau. C'était ça le plan. Sauf que le drolle, il nous avait pas dit qu'il avait pas son CAP KGB. Il s'est fait repérer et Bim ! Dessoudé aussi sec.

–Nom d'un filet à chignon !

Cheryl en perdit son souffle, son bol à teinture, son latin, son grec et ses dernières roses certitudes.

*

Le Poulpe avait été sérieusement sonné par le souffle de l'explosion. Les tentacules endoloris, du sable plein le bec et la boîte crânienne en charpie, il peinait à recouvrer tant ses esprits que son inextinguible motricité de *funkateer*. Asma et Bachir l'aidaient pourtant à tendre de nouveau vers une forme de verticalisation.

–Lève-toi chien d'infidèle ! On s'arrache de ce merdier au plus vite.

–Le Black...

–Parti, envolé. Le labo a été démantelé, peut-être avant même que l'on ne parte. Fiasco mon conaud ! Et sur toute la ligne. Il ne nous reste plus qu'à voguer vers Misurata au plus vite.

Le trio rejoignit le hangar où il fut accueilli par le puissant vrombissement de la mécanique *go fastienne* qui augurait un dénouement conforme à ces vœux de rapidité. Ce serait toujours ça de pris sur la scoumoune. Asma ajouta, à l'attention de sa mère et de sa sœur :

–Zahir a, lui aussi, préféré aller jardiner en Éden. *Alsalam lah ruwhih*. Que Dieu nous donne la force de venger nos frères.

Ils ne seraient donc plus que 5 de retour à Sète. L'encéphale-cathédrale de Gabriel fit alors sonner le Stabat Mater de Pergolèse. Ça lui semblait convenir à la situation et aux larmes que versait

Asma. *Mater dolorosa*. Le port de Qasr Ahmad s'annoncerait bientôt avec son lot de hauts fourneaux qui le faisait ressembler à une Uckange tripolitaine. De là, il rejoindrait en quelques jours la Venise du Languedoc. Le temps de réfléchir à ce que ce retour au bercail apporterait comme lots de nouveaux emmerdements. Il fallait notamment trouver un plan pour berner Scalone et récupérer Cheryl autrement qu'en morceaux. Le juke box cérébral du Poulpe était passé du baroque au punk, en passant par le p-funk. Branché maintenant sur le meilleur de The Clash, il passait en revue, un à un, les derniers jours passés en compagnie des berbères amazones, persuadé que l'historicisation était toujours la clé pour poser les problèmes les plus aigus. C'est à partir de là que ça devint grave.

Leur périple sétois ressemblait à un aller *Straight to Hell* et le retour n'augurait rien de meilleur. S'il ne fallait pas sortir Cheryl des griffes du magnat de la joute, il aurait immédiatement tranché la question de *Combat Rock : Should I Stay or should I go ?* Surtout, le rétroviseur faisait apparaître, à la réflexion, de drôles d'attitudes et des compétences polémologiques peu communes. S'il ne lui déplaisait pas de croire en ces histoires de matriarcat belliciste et de cousins surentraînés, Gabriel trouvait toutefois que le niveau martial de la famille Meziani n'avait rien à envier à celui des meilleurs commandos de marine. L'arsenal dont

ils disposaient était pour le moins fourni, varié et du dernier cri. Au grand jamais Pedro n'aurait pu lui fournir la moindre de ces pétoires high-tech. Et puis aucun des corps des trois tombés pour la cause n'avait été ramené. Le Poulpe ne regardait déjà plus ses acolytes tout à fait du même œil...

Chapitre 9

C'était au dessus des forces de Maria. Le Colonel n'était pas davantage emballé par l'idée de devoir collaborer avec la maréchaussée, mais cet agir dérogatoire lui semblait présentement vital. Pour la première fois de sa vie, il allait entrer dans un commissariat de son plein gré. Central qui plus est. Celui de Sète était réputé pour être... glissant. Quotidiennement, les pompiers, le SAMU ou quelque ambulance privée venaient y chercher leur lot d'interpelés qui, n'ayant pas été prévenus du sol visqueux du commico, finissaient inévitablement par choir lamentablement. Arcades, nez et autres parties fragiles étaient ainsi malmenés du fait de cette inexpérience sétoise du flasque. Les voisins de la maison poulaga avaient fini par appeler l'endroit « le Sérac ». Aussi, Le Colonel n'en menait pas large quand il arriva en premier de cordée. Une chute à son âge pouvait se révéler fatale. Celle qu'il avait faite, héroïque, aux commandes de son Polikarpov aurait dû le vacciner contre la peur du gadin, mais il savait, en expert émérite, que la hauteur de la dégringolade ne présageait en rien la gravité de cette dernière.

Le Colonel fit signe au planton de service. Celui-ci lui intimait d'avancer jusqu'au comptoir, mais

Fulgencio Torres – c'est ce qu'indiquait son état civil – ne tenait pas à avancer plus avant. Un éloignement par trop prononcé d'avec la sortie eut sûrement provoqué une crise d'angoisse chez le nonagénaire. Le képi finit par sortir de son bocal. Jeune, souriant, affable, peut-être même compétent, Le Colonel ne voyait pourtant en cette recrue dévouée qu'un suppôt du fascisme, un habile tortionnaire à la solde de la Brigade de Recherche Sociale qui, certes, devait maintenant porter un autre nom, mais ne pouvait pas ne plus exister. Fulgencio mélangeait un peu toutes les époques et les lieux, mais savait que le péril noir restait d'actualité. Tapi dans l'ombre, il attendait une nouvelle fois son heure, incubant notamment au sein des rangs des corps répressifs de l'État.

–Oui Monsieur, comment puis-je vous aider ?

–Vergeat ! Gueula-t-il bien haut. Je veux parler à Jacques Vergeat, le flic parisien de cette saloperie de Direction centrale de la Sécurité publique. Le chauve tiré à 4 épingles qui se descend des grands crus midi et soir à La Mauvaise réputation. Vous voyez qui je veux dire jeune homme ?

La voix du cacique du SCRT se fit alors entendre depuis la mezzanine. Elle émanait d'un bureau dont la porte vitrée était largement ouverte :

–Montez donc me voir monsieur Torres. Je suis présentement à votre disposition. On peut même dire que je vous attendais.

Il venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte. Chemise blanche, boutons de manchette plaqués or, nœud papillon noir, bretelles, pantalon à princes parfaitement coupé. Une certaine idée de l'ordre vestimentaire. Le Colonel s'engagea dans les escaliers comme on va au combat. Déterminé, mais faisant dans son froc qui, en l'occurrence, était élimé, rapiécé et maintenu par une vieille ceinture de cuir qu'il tenait de son père. Leur conception respective du falzar en disait beaucoup sur leurs divergences philosophico-politiques. Fulgencio savait que l'adversaire du jour était un ponte de la police politique, grand maître de la barbouzerie et défenseur acharné de toutes les lois scélérates. Un ennemi de classe et du peuple, contempteur de la sous-France. La bataille à livrer s'annonçait sanglante.

–Monsieur Torres, prenez place. Mettez-vous à l'aise. J'ai bien conscience que ça ne doit pas être très aisé pour le chantre de l'anarchie que vous êtes de venir vous confier à moi.

Le large sourire de Vergeat lança la loColonel pleine vapeur sur les rails de la castagne.

–Je n’ai aucune confiance à vous faire. Je laisse ça aux bavettes répugnantes qui tapinent pour le totalitarisme.

–Je vois... La démocratie formelle, l’État et le droit bourgeois, Marx, Lénine, Bakounine, Malatesta, Bourdieu... Vous serez bien aimable, Torres, de m’épargner cette logorrhée éculée faite de poncifs, de vieilles lunes, de lutte des classes et de petits pères Ubu des peuples. Vos plus jeunes troupes, les branle-tétons en tête des manifs de ces derniers mois ne cessent de nous servir cette mauvaise soupe à la moindre garde à vue. Ils commencent tous avec le même couplet sur l’insurrection qui vient, mais finissent par se mettre à table avec un rare appétit. Après quelques menues privations et quelques baffes ils balancent leurs petits camarades à qui mieux mieux. L’assurance qu’on leur donne de retrouver rapidement le confort du domicile parental leur fait même pousser des ailes. Nos « casseroles » valent donc bien les vôtres Torres !

–*Que te jodan !*

–Si vous voulez... J’irai sans doute demain. Il paraît que vous avez une très agréable taule du côté du quai de la République. Mais cessons-là ces courtois prolégomènes et allons droit au but Colonel. Je vous vois mal perdre votre précieux temps à venir déposer plainte contre le grand

capital, n'est-ce pas ? Alors qu'est-ce qui vous amène Torres ? Laissez-moi réfléchir... Votre ami Gabriel Lecouvreur n'aurait-il pas quelques menus ennuis ?

Le salaud marquait des points à chaque fois qu'il l'ouvrait. Le Colonel n'allait pas pouvoir tenir le feu très longtemps encore. Ça commençait d'ailleurs à s'emmêler sévère à l'étage. Le cortex cérébral de l'ex-chef d'escadrille avait des ratés à l'allumage quand la carburation était trop riche. Autant engager de suite ses dernières forces pour livrer l'ultime bataille. Fulgencio sortit de sa serviette en cuir une liasse de papiers tenus par un gros élastique jaunie prêt à rompre. Il jeta le paquet sur le bureau. Le lourd ballot de fibres cellulosiques végétales vint heurter le clavier d'ordinateur de Vergeat au point d'en faire sauter quelques touches. Le flic accompagna d'un soubresaut le N, le T et le M qui venait de se faire la malle de leur socle originel. Sa pauvre maman, feu Monique Jeanne Vergeat née Kučera n'y était pourtant pour rien. Le Colonel pointa du doigt la pile de documents :

–Avec ces papelards, vous pouvez mettre Scalone derrière les barreaux durant un bon moment. Il y a, là, de quoi multiplier les chefs d'accusation pour fraude fiscale, comme pour Capone. Si vous étudiez bien le dossier, vous pourrez aussi faire tomber un député européen

aux mains sales et au cul non moins barbouillé. Je vous laisse juger de la qualité des pièces, mais faudrait peut-être voir à faire vite. Au siège de sa société de joute, Scalone retient en ce moment même une jeune femme qui compte sur votre diligence pour venir la sortir de ce mauvais pas. *Rapidamente*. Vous pourrez ajouter enlèvement et séquestration à la liste de Noël de babicheubeb.

–Pourquoi ce cadeau Torres ?

–Je connais la mère de la gosse et...

–Vous faites un bien piètre raconteur de sornettes Colonel. C'est tout à votre honneur. Si votre dossier est aussi intéressant que vous le dites, il se pourrait qu'on accède à votre demande. La cocotte de Lecouvreur attendra bien demain matin ? Nous irons la chercher aux aurores, promis, parole de poulet !

Vergeat semblait satisfait de sa verve gallinacée. Il était même à 2 ergots d'entonner un chant de basse-cour pour marquer le coup. N'ayant rien entravé à l'humour fermier de son interlocuteur, Fulgencio resta de marbre, ce qui, à son âge, revenait à lui rappeler qu'il avait déjà un pied dans la tombe. Désagréable.

–Ne restez pas planté là Torres, ou je vous coffre pour destruction de matériel public. Vous n'attendez tout de même pas que je vous remercie ? Foutez-moi le camp et faites attention

à ne pas glisser dans les escaliers. Nous les cirons tous les jours.

L'avertissement glaça les sangs du républicain. Ces salauds étaient bien capables de lui faire la peau et faire passer le meurtre pour un accident de colimaçons. Aussi, le Colonel rebroussa chemin sur le qui-vive, glissant les mains dans les poches trouées de son pardessus. Si les bourres venaient à se montrer menaçants, il avait prévu de faire usage de la grenade incendiaire de sa confection qu'il avait préventivement placée dans la doublure de son paletot. Mieux valait mourir mal accompagné que seul. Enfin c'est ce qu'il croyait. À sa grande surprise, Fulgencio n'eut pas à renouer avec la propagande par le fait. Il sortit du commissariat sans même le moindre début d'embarquée. Le tête à queue final n'était pas pour aujourd'hui.

*

Les effluves de poisson envahissaient jusqu'à l'étroite cabine qui lui avait été attribuée. Malgré l'environnement nauséabond, Gabriel réussissait à maîtriser sa perception des substances odorantes et tromper son organe olfactif par la convocation d'autres souvenirs capiteux. Depuis qu'ils étaient montés à bord, éparpillés dans les « cabanes » disponibles et invités à ne pas en bouger, il avait

eu le temps de se repasser une énième fois le film de leurs péripéties. Le Poulpe n'avait plus le moindre doute s'agissant du caractère quelque peu stupéfiant de l'aventure. La faim le fit toutefois sortir de ses pensées rétrospectives et de son trou. Les entrailles du bateau usine n'avaient rien à envier à l'œuvre majeure de Dédale. Au détour d'une courbure, il crut même apercevoir la croupe d'un Minotaure. Hallucination due au jeûne prolongé. La cambuse enfin trouvée lui offrit l'occasion de se caler l'estomac et de faire connaissance avec Hamed, qui s'amusa de voir Gabriel le nez dans les galettes de riz, proche de l'étouffement.

–Le repas sera servi dans une heure.
Goulash !

L'information sonnait comme un réconfort façon Sainte-Scolasse. Restait toutefois à considérer la substance et la saveur effectives du plat. *The proof of the pudding is in the eating!* avait-il retenu de ses lectures matérialistes.

–Excellente nouvelle ! beugla Gabriel, la bouche pleine de ces drôles de biscotte. Ces trucs sont absolument dégueulasses ajouta-t-il en levant le paquet bien haut. Hamed sourit de plus belle.

–Mais ça, Monsieur, c'est la nourriture pour les perruches...

Gabriel arrêta nette sa mastication.

–Ah... Forcément... Dites-moi, à propos de volatiles piaillant, les personnes qui étaient avec moi, elles...

–Ne sont plus à bord, Monsieur. Vos amis s'en sont retournés à terre. À peine embarqués, ils ont fait machine arrière. Vous étiez déjà dans vos quartiers. Vous êtes notre unique passager. La jeune femme avec les longs cheveux bouclés nous a dit qu'il fallait vous laisser dormir et prendre soin de vous. Ils sont montés dans des voitures larges comme des camions puis ils sont partis plein Sud.

Le Poulpe faillit s'étrangler une seconde fois.

*

Vergeat avait tenu parole. La *task force* policière constituée pour l'occasion avait déboulé au Gay Pavois aux premières lueurs du jour. La libération de Cheryl se déroula sans la moindre anicroche, comme à l'entraînement, les descentes en rappel en moins. Les deux matons en marinière qui étaient censés avoir à l'œil la boutiquière de la rue Popincourt, l'avaient surtout à la bonne depuis qu'elle les avait peroxydés pour leur faire la tête de Jean-Paul Gaultier époque Madonna. Ils ronflaient bien tranquillement quand le groupe d'intervention les maîtrisa. Au même moment, la propriété de Scalone était envahie par une autre

équipe de spartiates dont Vergeat avait pris la tête. La presse régionale fit ses choux gras de l'affaire : « Le nouveau roi des joutes déchu », « Le Gay Pavois : l'impasse du déshonneur », « Sylvestre Scalone, le parrain thonier sous les verrous ». Le flic parisien s'était empressé de refourguer le cas Baby Chbeb à la prétentieuse brigade financière. Des ronds de cuir qu'il méprisait. En revanche, il se gardait la partie kidnapping pour sa pomme. Il lui semblait tenir là une belle occasion de mettre Gabriel à l'ombre.

*

–Nom, prénom, âge, profession ?

–Cheryl, étudiante en sciences sociales et capillicultrice. Spécialiste du balayage et de la permanente indéfrisable. Pour le reste vous irez vous fouiller. J'exige d'être examinée par un médecin et je veux être assistée par un avocat.

–Je vois... Vous...

–Vous ne voyez rien du tout ! Je préfère vous le dire de suite : je ne sais pas pourquoi ces personnes sont venues m'emmerder à mon hôtel. Une erreur de chambre sans doute. Vous n'avez qu'à leur poser la question après tout. Je suis venu à Sète me mettre au vert quelques jours pour terminer la rédaction d'un mémoire de master,

challenge que je venais de relever quand ces abrutis me sont tombés dessus et m'ont obligée à m'occuper de leur bobine. Je comptais ensuite rendre visite à mes parents. Ils habitent dans la région, à St-Bonnet-du-Gard, près de Nîmes. Vous pouvez vérifier.

–Le pavillon blanc sur la Nationale 86, près de la station essence n'est-ce pas ?

–Eh bien vous voyez.

–Il faudrait savoir. Soit vous me prêtez quelque acuité visuelle soit pas. L'aigle ou la taupe ? Je préfère vous mettre au jus tout de suite : M. Torres est venu nous raconter de bien belles choses. Vous lui devez sans doute la vie, mais sa déposition est accablante pour votre amant. Si vous nous aidez à fixer rapidement Lecouvreur, ça lui éviterait d'aggraver son cas et de faire la connerie de trop.

–Blah... Blah... Blah... Vous me prenez pour une quiche, Vergeat. Vous aimeriez bien me cailler le raisin, mais je ne suis pas la perdrix du jour que vous imaginez. Médecin et avocat je vous dis.

–Je vous mets en garde.

–J'ai une gaufre de sacristine ou bien ? Vous imaginez quoi ? Que je vais vous aider à

célébrer vos messes répressives ? Vous croyez au miracle !

–Je vous mets en garde à vue.

–Trop aimable. J'adore l'idée que vous m'ayez à l'œil parce que vous l'avez dans le nez. Serré, le café, s'il vous plaît. Sans sucre. J'ai arrêté les drogues dures.

*

Le thonier sennear fendait les flots comme s'il se dirigeait au petit matin vers *Omaha Beach*, pressé de cracher son lot d'assaillants. Il était néanmoins plutôt prévu qu'il accoste à Sète en toute fin de soirée et de manière discrète. Arrivé dans les troubles eaux territoriales, Le Poulpe fut informé par le JT régional de l'opération menée contre Scalone par Vergeat. Exit Asma et sa soi-disant famille, exit Baby Chbeb, exit Cheryl qui, en toute logique, devait être, à l'heure qu'il est, aux mains des decks. Il ne restait donc guère d'autres solutions que de traiter en direct avec le nouveau cadon de la Direction centrale de la Sécurité publique.

À peine à quai, Gabriel prit congés de l'équipage du bateau de pêche, avec l'idée de se trouver une planque au plus vite. Pas question de retourner à la Pointe courte. La baraque du Colonel était sans

doute placée sous haute surveillance. Avant qu'il ne quitte le bord, Hamed eut le temps de lui remettre une boîte en fer de grande taille qui avait dû accueillir des spécialités bretonnes à en croire le *Gwenn Ha Du* qui ornait son couvercle. Elle était présentement encombrée d'un 9 mm Smith & Wesson, de chargeurs garnis ras la gueule, d'une liasse épaisse de talbins verts et d'une enveloppe de papier Kraft sur laquelle Le Poulpe reconnut l'écriture d'Asma.

Gabriel trouva refuge dans le Quartier Haut. Une pension tenue par des descendants d'Italiens qui, bien qu'affichant complet, lui trouvèrent un réduit où il allait pouvoir passer la nuit. Son patronyme d'emprunt, Costagliola, n'y avait pas été pour rien. La patronne lui indiqua, avec l'excitation d'une personne qui aurait retrouvé un membre d'une branche familiale perdue de vue, qu'elle aussi avait des origines napolitaines. Le Poulpe en était également ravi et salua la perspicacité de Pedro qui n'avait pas choisi ce blaze par hasard. L'exiguïté de la « chambre » lui rappela que, depuis qu'il était arrivé à Sète, ses nuits n'avaient guère trouvé à s'épanouir ailleurs qu'en des lieux sales, puants, sommaires et étriqués. Il en vint à regretter l'écrin rose et douillet qui accueillait le plumard *super king size* de Cheryl. Sa partenaire, qu'il connaissait depuis l'école de la rue Saint-Bernard, lui manquait. Comme Asma. Il n'avait

pas encore défait l'enveloppe brune de la boîte que lui avait remis Hamed. Non sans hésitation, Gabriel l'ouvrit à l'aide du Perceval émoussé qu'il venait de trouver dans le tiroir déglingué de la table de nuit. Un feuillet simple sur lequel était inscrit au feutre noir :

*« Nous passons sur le chemin,
Enchaînés,
Prisonniers.
Laquelle, de ta main ou de la mienne,
A endolori l'autre ?
Je ne sais.
Mais aucune ne planta cette fois,
Dans ta poitrine ou la mienne,
Le dard du souvenir ».*

Gabriel n'était pas certain de bien comprendre le sens des mots qu'Asma avait indiqués comme étant ceux de Mahmoud Darwich. Il préféra, pour l'heure, ne pas trop y réfléchir et plaça le poème dans la poche intérieure du ciré bleu qu'il avait emprunté à un membre d'équipage du thonier. L'arme et les munitions vinrent remplir les autres cavités du vêtement marin.

Le Poulpe s'allongea de tout son long sur le lit qui, contre toute attente, s'avéra fort confortable. Le plafond était moucheté de nombreuses tâches qui dessinaient une improbable voie lactée dont il lui semblait pouvoir distinguer nombre des objets

célestes qui la constituaient : naines blanches, nébuleuses, pulsars et autres amas stellaires. La situation lui intimait de garder les pieds sur terre, mais Gabriel n'en avait cure. Pour l'heure, il lui fallait s'échapper de sa condition. Rien de mieux que de se farcir le melon d'étoiles et l'estomac de ces boissons maltées dont il était devenu, sans en avoir conscience, l'un des plus fins connaisseurs. Afin d'étancher sa soif – c'est en ces termes qu'il avait évoqué son *spleen* –, la tenancière lui avait proposé une bouteille de Chaos, une nouveauté de la brasserie Del Borgo, à la levure de champagne. 11[°]9. Le Poulpe en prit 2. Il paya avec un bifton de 100 euros dont il laissa la monnaie en guise de pourliche. 75cl plus tard, il passait alternativement des immensités intergalactiques aux grands fonds océaniques. Saoulé par ces amplitudes abyssales Gabriel finit par se laisser aller à une torpeur toute réparatrice. Demain sera un autre jour, *dixit* Scarlett.

*

Vergeat avait pris quelque habitude matinale au Gorille, un troquet du centre ville et pris ses aises vespérales dans un restaurant qui portait mal son nom : La Mauvaise réputation. La nuit tombée, il déambulait aux abords des canaux et finissait parfois dans une des boîtes miteuses que lui avait

conseillées un responsable régional d'Alliance. Il s'y rendait moins pour s'encanailler que pour s'efforcer de repérer les petits trafics et les liaisons dangereuses locales. Un entrainement de fond qu'il s'infligeait pour maintenir ce qu'il appelait sa « finesse limière ». Le plus clair de ses journées et de ses nuits, il le passait toutefois au commissariat central. En plus de faire patinoire, le commico sétois faisait aussi hôtel. Vergeat y occupait une suite royale : chauffeuse convertible, cagoinces sur le palier, douche au sous-sol. Difficile d'envisager pouvoir le serrer dans un de ces endroits clafis de monde. Gabriel espérait pouvoir l'éloigner de ces coins trop fréquentés à la faveur d'un de ses trop courts déplacements. Les quais, de nuit, lui semblaient l'un des endroits possibles pour réaliser son plan. Il allait toutefois lui falloir de l'aide. Si Le Colonel était sans doute filé dans ses moindres mouvements, il semblait raisonnable de penser que Maria devait, pour sa part, être nettement moins gênée aux entournures. Il la savait adepte de la criée et essaierait donc de prendre contact avec elle par ce biais.

De fait, l'ex sergent-chef infirmier de l'*Exército Português* vint s'intéresser, dès le lendemain, à la pêche du jour. Elle convoitait des daurades que Gabriel lui rafla sous le nez en la bousculant au passage. Prête à avoiner ce mufler dont elle

estimait que son geste méritât une déroutée, elle lui emboîta le pas dans l'idée de satisfaire ses ambitions jujitsuesques. Le Poulpe fit alors volte face en lui plaçant la poiscaïlle sous le pif :

–Elles sont à vous.

Elle écarta le paquet d'un geste vif.

–Vous pouvez vous les mettre où je pense vos daurades.

En baissant d'un ton, comme pour lui faire une confiance, il lui lança :

–Maria, c'est Gabriel.

L'accoutrement du Poulpe faisait à l'évidence barrière à l'opération de reconnaissance qu'elle tentait courageusement sans l'aide de ses doubles foyers et qui était censée mettre fin à l'esclandre promise. Il retira alors son bonnet et baissa le col roulé qui lui mangeait une partie du visage.

–Foutre au cul ! Gabriel ! Si sétois ce n'est donc ton frère maugréa-t-elle avec la discrétion d'un podium Europe 1 !

–On se rejoint dans une demi-heure au Café social. J'insiste Maria, prenez les daurades, je vous les offre pour fêter nos retrouvailles.

Le Poulpe avait fomenté un plan pour contraindre le glabre Vergeat à recracher Cheryl du ventre du commissariat. La solution choisie n'était pas des

plus élégantes, mais comme disait tonton Émile, à la guerre comme à la guerre. La fin, les moyens, leur morale et la sienne. Gabriel expliqua à Maria comment il pensait coincer son ennemi juré : *Kompromat* ! Quelques photos un tantinet gênantes lui enlèveraient à coup sûr l'envie de les emmerder pendant un moment. Maria avait pour mission d'assurer la logistique : une barcasse pour le transport, une piaule discrète pour la mise en scène, du sédatif, quelques garçons délurés et un photographe capable de réaliser des clichés corrects. Ni plus ni moins. La lusitano-sétoise dressait le relevé des utilités de leur entreprise criminelle comme elle faisait sa liste de commissions, en s'assurant de ne rien oublier. Tout cela devait pouvoir être réuni sans trop d'efforts. Il fallait toutefois faire vite car c'était pour ce soir.

De retour à la pension Ferrarese, Gabriel ouvrit la bouteille de bière qu'il n'avait pas encore touchée. Le breuvage doré avait goût de caramel. Le parfum favori des sucettes que Cheryl allait régulièrement acheter chez son pote Elvis, le boulanger à la banane de la rue de la Roquette. Elle détestait celle à l'anis. Les préférées du Poulpe.

*

21h. Vergeat sortait du « Sérac » pour se rendre dans son gastos préféré. La matrone lui avait promis de lui concocter une rouille de seiche qu'il imaginait pouvoir déguster accompagnée d'un Pic Saint-Loup de derrière les fagots. Tout à ses rêveries gastronomiques, il ne remarqua pas que Gabriel le pistait depuis la sortie de son usine à gamelles. Arrivés sur le quai Maximin Licciardi, Le Poulpe profita qu'il passa au plus près du bord pour lui asséner un coup de tentacule sur le bas de la nuque. Radical. Sonné, le flic faillit tomber à l'eau. Maria surgit alors aux commandes d'un vieux palangrier et chargea le paquet avec la délicatesse qui la caractérisait. Aussitôt embarqué elle le gratifia d'une anesthésie générale dont il aurait quelque chance de se relever si son cœur ne lâchait pas. Elle n'avait pas l'habitude de travailler avec des substances vétérinaires et lui avait collé dans les veines 6 fois la dose prescrite pour un « gros chien ».

La barque mit le cap sur Marseillan. Quand ils arrivèrent tout était fin prêt. La paillotte avait été décorée façon bocard et les trois carpeaux qui allaient poser étaient déjà à poil. Ils devêtirent Vergeat non sans un certain empressement, excités à l'idée de voir la camelote qui leur avait été promise. Gabriel éprouvait une gêne certaine qui ressemblait à de la culpabilité, non de ce qu'il

accomplissait, mais de ne pouvoir faire autrement que de réduire à néant le capital symbolique de Vergeat qui, soit dit en passant, portait bien son nom. Au vu du statut léthargique de notre Joseph Fouché, il n'allait pas être possible de lui faire prendre les poses du Kamasutra. La position latérale de sécurité semblait plus appropriée. Les garçons l'avaient pourvu d'une paire de bas résille et avaient trouvé décoratif de lui repasser son nœud papillon. Dressés comme des « I » majuscules, ils baguenaudèrent leurs chibres partout sur les abattis de l'engourdi selon une danse licencieuse qui aurait pu être chorégraphiée par Larry Flint. Tandis que le photographe, un certain Riquet Morero, faisait crépiter son flash, alternant plans larges et plans serrés, Le Poulpe récupéra le *smartphone* du supplicé. Après une étude des traces de doigts sur l'écran, il dessina la figure qui allait lui ouvrir la mémoire télématique de Vergeat. Il nota quelques numéros, prit quelques clichés et fit aussi une vidéo. Il lui laissa enfin un message des plus explicites sur son dictaphone : Cheryl libre, abandon des poursuites et classement sans suite de cette partie de l'affaire. La totalité des preuves iconiques de la bacchanale lui serait envoyée à domicile, ou bien à son ministère de tutelle. Ça dépendrait de lui.

Vergeat fut reconduit en *taxi boat* à demeure. Il avait raté la spécialité sétoise promise, mais avait

goûté à une salade de poulpe qu'il n'oublierait pas de si tôt.

Chapitre 10

Gabriel avait quitté la pension Ferrarese pour rejoindre le pav' du Colonel qui était entré dans une phase dépressive, eu égard à sa collaboration active avec les forces fascistes sétoises. C'était évidemment pour la bonne cause, mais il éprouvait une honte immense. Pour lui faire passer la pilule, Maria lui préparait chicorée sur chicorée qu'elle agrémentait de *Pasteis de nata* qu'elle confectionnait en quantité industrielle. Pâtisser allégeait ses angoisses. À son arrivée, Le Poulpe trouva donc une armée de réserve quelque peu abattue. Il se fit fort de leur redonner le moral en les gratifiant de la bonne nouvelle : ce matin, Vergeat, bien vivant, avait délivré Cheryl des glaces du « Sérac ». Celle-ci était allée se refaire une beauté à son hôtel. Elle les rejoindrait en soirée pour fêter ce qui pouvait être considéré – sous condition d'un optimisme panglossien –, comme, *grosso modo*, la fin des emmerdes.

Mais pas tout à fait la fin de la partie. Si Le Poulpe y voyait maintenant plus clair s'agissant des acteurs du conglomérat scélérat qui animaient les nuits sétoises et les jours dionysiens, il n'était pas beaucoup plus avancé quant aux auteurs du zigouillage de Robert Jones et de Larbi Ayyouch.

Scalone ou Dahan ? Entre les deux son tueur balance. Il allait falloir attendre que le prince de la lance se mette à table. Une affaire de patience. Et Asma ? Où avait-elle bien pu foutre le camp ? Gabriel relisait le poème de Mahmoud Darwich qu'elle lui avait laissé et n'y voyait, à la réflexion, qu'une invitation à l'oubli. Sans doute était-ce l'option la plus raisonnable. Donc aucune raison de s'éterniser davantage sur *l'île singulière*. Une fiesta d'adieu et retour au bercail.

Cheryl s'était mise pour l'occasion sur son 31. Maria aussi, toutes les deux en fleurs et en jambes. Quant au Colonel, il était allé chercher, dans son armoire, un *mono* des années 1930 parfaitement conservé. Il avait assorti ce bleu ouvrier porté par les Républicains de son calot d'officier de l'aviation, avec le pompon et l'étoile rouge de l'*Ejército Popular*. L'ensemble lui donnait fière allure. Gabriel les avait convaincus qu'ils avaient tout de même remporté, ensemble, une victoire mémorable et essentielle. Une victoire contre la peste noire. Aussi s'agissait-il d'honorer la chose à la hauteur de l'événement.

Le repas avait été entièrement préparé par Maria, sur des bases typiquement sétoises, agrémentées de quelques folies portugaises : tielle, croquettes de morue, moules farcies, riz aux clovisses et bolas de berlim. Le dîner se déroulerait chez elle. L'intérieur de la bicoque de Maria était tout en

napperons, dentelles et natures mortes ; une série de tableaux qu'elle avait réalisés elle-même encombraient la plupart des murs. Il y en avait de toutes les tailles. Loin d'être des croûtes, ses compositions s'inspiraient des plus grands chefs-d'œuvre du genre et s'exprimaient dans des styles variés : Claesz, Goya, Meléndez, Cézanne ou Gris. Ses talents picturaux n'étaient donc pas moins étendus que ses aptitudes médicales. Une toile qu'elle venait juste de terminer était posée sur un chevalet. Cheryl n'arrivait pas à s'en détacher.

–Elle te plaît, lui demanda Maria, encore occupée à la préparation de quelques tapas ?

–C'est assez étrange, j'ai l'impression d'avoir déjà vu ce tableau.

–C'est une copie. Raoul Cauvet. École Provençale. Musée Cantini. Marseille.

–Mais oui ! Avec Charlène ! On est allé dans ce musée un week end !

–Et alors ? Elle te plaît ?

–Je suis fan. Grave !

–Alors je te l'emballerai tout à l'heure et tu pourras la ramener chez toi. Et ne me dis pas non, ça me vexerait.

Cheryl était sur le cul. D'ailleurs elle s'assaya. Elle n'avait pas souvenir qu'on lui ait jamais fait un si joli cadeau. Il irait direct à côté de sa repro du Gold Marilyn de Warhol, au dessus du poste télé. La générosité de Maria lui fit monter des sanglots qu'elle n'arriva bientôt plus à maîtriser. Les chaudes larmes qui s'abattirent sur ses joues lui firent fissa une ganache de soir d'Halloween. La généreuse infirmière diagnostiqua une contraction spasmodique du diaphragme due à une hypersensibilité et lui prescrivit un ravatement de façade. Direction la salle de bain.

Gabriel et Le Colonel étaient, quant à eux, en pleine discussion à propos de la « Mosca », une bière à la main. Leur passion commune pour le Polikarpov I-16 alimentait une conversation quant aux nombreuses « qualités » du monoplane : tendance au décrochage, blindage insuffisant, atterrissage difficile, etc. À les entendre, ce n'était pas tant d'un brevet de pilote – que Gabriel n'avait de toute façon pas – dont on avait besoin pour dompter l'engin que d'une carte de membre du Crash and Burn Club. À tout le moins, il ne fallait pas être une poulpe mouillée. Les deux aérophiles, assis l'un à côté de l'autre dans les profonds fauteuils de velours du salon constituait un vibrant aréopage. Une controverse fut lancée par Le Poulpe sur le Shvetsov M-63, le moteur à pistons radiaux qui équipait leur

aéroplane préféré. Il avoua ne pas le trouver si performant...

–900 ch tout de même ! Des accélérations foudroyantes et un rendement mécanique inégalé !

–Vous exagérez Colonel, le couple n'est pas si impressionnant que ça. Quant aux chevaux, vous parlez sans doute là d'une version préparée par McLaren. Dans les faits, il faut lui enlever l'équivalent du troupeau des haras nationaux. Et puis la pompe hydraulique n'était pas d'une fiabilité exemplaire.

–Caguades !

–C'est pour vous faire tourner bourrique Fulgencio. Ça ne m'étonne pas que vous ayez aimé piloter ce coucou. Vous lui ressemblez.

–Fan des pieds ! T'as la tchache petit ! J'ai bien cru que tu étais à deux doigts de faire passer la mouche pour une vieille rougne et de me faire la retape pour le Messerschmitt Bf 109D. Tu sais quoi Gabriel ? Il me reste des morceaux du Poli à la maison.

–Pardon ? Vous pouvez répéter Colonel ? Vous avez des pièces ?

–J'en ai une pleine caisse *compañero*. Elle ne m'a jamais quitté depuis toutes ces années. J'y tiens plus qu'à la prune de mes yeux et j'ai comme qui dirait l'intuition que ça t'intéresserait

d'y jeter un œil. Pas vrai ?

Gabriel n'en croyait pas ses esgourdes. Il écarquillait les mirettes façon « examen ophtalmique » et fut pris d'une subite bouffée de chaleur. Il imaginait cette caisse comme l'Arche d'Alliance du Polikarpov. Des années de gagnées dans la constitution du puzzle mécanique qui l'amènerait peut-être un jour à prendre les commandes du mythique appareil. Voyant l'ouverture, Le Colonel porta l'estocade finale, *al volapié* :

–Tu ne seras pas déçu. Il y a de quoi entretenir une escadrille.

Le moment était donc à cette joyeuse économie du don. La jovialité de l'instant s'en fut même encore ragaillardie par le retour de Cheryl de ses ablutions. La renaissance de la blonde idole sonna « les rations ». Maria avait dressé une table de fête : verres en cristal qu'elle tenait d'une arrière-grand-tante, couverts en argent, assiettes en porcelaine de chez Vista Alegre, l'ensemble reposant sur une nappe de lin brodée qui avait tout d'un trésor national. Ils en étaient aux moules farcies quand la brigadiste des fourneaux se racla la gorge, se leva et lança :

–Fulgencio et moi avons quelque chose à vous dire.

Le Colonel leva le nez de ses coquilles avec un sourire en coin. Il enleva la serviette qu'il avait coincé dans le col de son *mono* puis se leva à son tour. Il se mit au garde à vous et prit la main de Maria.

–Nous avons décidé de nous marier !

Cheryl libéra illico ses glandes lacrymales des contentions de la pudeur. Le Poulpe resta d'abord coi. L'idée de convoler lui paraissait, en effet, d'une grande excentricité, voire la marque d'une raison déclinante. Il finit néanmoins par lever son verre à cet affaiblissement moral et proposa de porter un toast à cette tardive union conjugale :

–*Hasta la victoria siempre ! À vos noces rouges et noires !*

Comme une furtive prémonition. La pièce fut subitement plongée dans l'obscurité. La surprise visuelle enfanta un silence qui ne tarda pas à être lacéré par le crépitement de rafales tirées depuis la rue. Du gros calibre. Les pistolets-mitrailleurs nourrissaient un feu stroboscopique qui donnait aux pénates de Maria des allures de boîte de nuit. Une fois le sulfatage terminé, les chourineurs eurent même l'obligeance de relancer l'électricité, reste d'une bonne éducation. Ils avaient toutefois mis du raisiné jusque sur les murs. Maria et Fulgencio ayant verticalisé l'annonce de leur alliance pour lui donner de la solennité, ils

s'étaient retrouvés sur le passage de bastos grosses comme des palombes. L'excès de gravité nuit à la vitalité. Une nature morte de plus au tableau. Gabriel et Cheryl qui n'avaient pas bougé les fesses de leurs sièges étaient, eux, indemnes – le lecteur en tirera la morale qui lui sied. Le Poulpe ne put, quant à lui, s'empêcher de penser que, consenti, arrangé, religieux, civil, mixte, homo, blanc et même d'amour, le mariage était décidément une forme de conjugalité qui finissait tôt ou tard par fourrer les époux dans les pires déconfitures. Quand la plupart de ces histoires finissent mal – en général –, quelques unes dérapent dès les fiançailles. En l'occurrence, la débâcle ne s'était pas faite attendre. Pas de mariage, mais deux enterrements. Pour une fête d'adieu, on ne pouvait faire hélas plus à propos. Il ne semblait plus bon trainasser en ces latitudes méridionales. Foutre le camp le plus rapidement possible, voilà la seule chose précautionneuse qui restait à faire aux deux concubins.

–On rentre à la maison mon bouchon ?

Avant de rétorquer, Cheryl prit le temps de retirer une à une les moules et les palourdes qui médaillaient son brushing, lui donnant de faux airs de Vénus à la coquille.

–Un peu qu'on décoince mon loup !

Chapitre 11

Le Poulpe avait capturé le serpent de la ligne 13 à Pernety ; direction Saint-Denis Université. Cheryl y soutenait, ce jour, son mémoire de master *made in Blackstarland*, mais Gabriel ne souhaitait pas assister au (mas)sacre de sa moitié. Ce qu'il voulait, c'était avoir une explication avec Dahan. La géopoliticienne venait d'être nommée Présidente de l'institution dionysienne.

Le Poulpe descendit à la station d'avant le terminus : Basilique de Saint-Denis. La nécropole des rois et reines de France était un lieu qu'il affectionnait, depuis que sa mère l'y avait amené en poussette lors d'une caniculaire journée d'été. Ils y étaient entrés pour se rafraîchir. Il se souvenait de l'eau du bénitier dont il avait été éclaboussé et des rires de sa génitrice dont le visage ressemblait à ceux des sculptures funéraires figurant les reines de France. De temps à autre, Gabriel visitait ainsi la cathédrale. Il ne nourrissait aucune admiration pour les serviteurs de la monarchie et n'entretenait aucun fétichisme morbide pour les gisants médiévaux, mais il lui semblait que l'endroit était emprunt de l'amour filial qu'il avait reçu avant que la faucheuse ne transforme la 404 parentale en royal sépulcre. Le

tombeau de Dagobert, potentat franc et tête en l'air, ainsi que le cénotaphe de Louis le raccourci et de sa donzelle Toinette étaient ses monuments préférés. Après avoir fait un rapide tour de crypte, Gabriel remonta à la surface, sans étape périscopique. La marche qu'il entama jusqu'à l'Université Paris 8 le fit passer devant l'ancienne crèche de Larbi.

Les vigiles postés à l'entrée de l'établissement ne lui demandèrent ni d'ouvrir le sac qu'il avait dans le dos, ni de montrer une quelconque carte censée justifier son incursion en territoire de savoir. Le plan vigipirate renforcé était ici appliqué avec nuance et parcimonie. Il servait surtout à retenir, durant quelques minutes, les gazelles que les gorilles trouvaient les plus à leurs goûts. Le hall de l'université ressemblait davantage au vestibule de la drague lourde qu'à un poste des douanes, mais la barrière des espèces semblait, au grand dam des primates, bien difficile à franchir.

Dans la cafétéria criarde qui jouxtait le bâtiment D – là où Jones et Larbi avaient été descendus –, Le Poulpe prit le temps d'un mauvais café et d'un sandwich rassi au thon, qu'il laissa pour moitié. Un étudiant dépenaillé lui demanda s'il pouvait bénéficier du morceau délaissé. Gabriel crut d'abord à une plaisanterie, mais le regard du type indiquait qu'il s'agissait d'une requête tout ce

qu'il y avait de plus sérieux. Constatant la stupeur poulpienne, il justifia sa doléance :

–Désolé, mais c'est ça ou vendre un rein. Si vous pouviez compléter par un geste monétaire, je vous en saurai évidemment gré *ad vitam æternam*.

–La vie éternelle... Mouais... C'est pas trop ma came. Dis-moi, la nana qui attend dehors avec des taches de rousseur et une tête de cocker sortant de la fourrière, c'est ta copine ?

–Oui monsieur. Deux jours qu'on n'a pas fait un vrai repas ; alors question dégaine, vous comprendrez qu'on ne soit pas au mieux de notre personne.

Gabriel sortit de son larfeuille une des coupures de 100 euros qu'il lui restait de la manne sétoise.

–Vous irez vous payer un truc chaud.

Le type n'en revenait pas.

–Mais avant, vous allez me rendre un petit service.

–Euhhh... Si c'est un plan cul, c'est non. Désolé. Avec mon amie on a décidé de plus faire ça avec des vieux.

Gabriel haussa les épaules et griffonna quelques lignes au dos d'un tract qui trainait, là, sur la table. Un appel pour une AG contre la loi Travail XXL.

Il plia la feuille en 4 et fit glisser le sommaire origami jusque devant l'étudiant.

–Tu connais de vue Jacqueline Dahan, la nouvelle Présidente ?

–Je ne connais qu'elle. C'était ma prof de sociologie des organisations mafieuses. Une vraie peau de vache !

–Ça ne m'étonne pas. Tu vas lui remettre en main propre ce papier. Tu la trouveras dans sa nouvelle tour de contrôle. Bâtiment G. Tu passes par son secrétariat et tu te fais annoncer comme l'avoué d'un certain Lecouvreur. Pigé ?

–Pigé !

–Tu ne réponds à aucune question. Tu lui colles le papelard dans les pognes et tu te casses. Ensuite tu m'envoies ta copine.

Dans un de ces coups de bluff qu'il affectionnait, Gabriel précisa :

–Elle devra me décrire précisément la tenue vestimentaire de Dahan. C'est histoire de vérifier que le travail a bien été fait et que vous méritez bien vos honoraires. Je sais parfaitement comment la petite grosse s'est sapée aujourd'hui. Si la description est conforme, les 100 boules sont à vous. Pigé ?

–Pigé !

10 minutes plus tard, la jeune rouquine était au rapport.

–Une affreuse jupe écossaise, un pull bleu marine et des escarpins vernis.

Gabriel avait eu le temps de transformer le billet en cocotte. Il retourna sa tasse et posa sur le perchoir improvisé le volatile argentier.

–Prenez soin de vous !

*

Paris 8 toujours... Salle des conseils. Un jury international avait été composé pour donner quelque faste à cette soutenance de master qui s'annonçait tout à fait singulière. Le travail qu'avait remis Cheryl se composait d'un tapuscrit épais comme un dictionnaire qui, au dire de son directeur, « n'avait pas son pareil au sein de la littérature de sciences sociales de ces 50 dernières années ». Une paille ! Pour l'occasion, elle avait opté pour une tenue dans laquelle elle se sentait parfaitement à l'aise : micro short en vinyle rose, débardeur assorti, floqué « AdorNo Future » et une paire de zooris japonaises qui mettaient en valeur la pédicure *nail art* qu'elle s'était offerte. Chacun de ses ongles de pied était bagué et peint avec des motifs aborigènes. Le point d'orgue de son look tenait évidemment à sa vertigineuse

coiffure « Amidala like » rehaussée d'un diadème d'où tombait sur son front une pierre noire qui lui donnait des allures d'ensorceleuse. Absolument parfait pour une soutenance : mesure et discrétion.

Dès que Cheryl prit la parole, les membres du jury ne cessèrent d'opiner du chef. À croire qu'ils avaient chopé une maladie neurodégénérative du genre Parkinson, avec perturbation synchrone de l'expression faciale. Selon les us académiques, c'était paraît-il bon signe. Son directeur de mémoire, en larmes, intervint pour dire toute sa fierté d'avoir encadré un tel mémoire qui ne lui devait rien. Le premier membre extérieur du jury venait d'Helsinki. Un Finlandais immense tout droit sortie du Kalevala, qui fit un interminable commentaire en finnois qu'aucun des membres présents n'étaient en mesure de traduire, ne serait-ce qu'approximativement. Cheryl semblait pourtant voir de quoi il retournait puisqu'elle lui adressa, en retour, une tout aussi longue déclaration dans un franglais approximatif. Le Väinämöinen salua celle-ci d'un pouce levé. Ça se présentait donc pour le mieux.

*

Gabriel avait donné rendez-vous à Dahan dans le parking souterrain ; non pas *devant*, mais *dans* sa Maserati Granturismo. Il sortit de son sac un long

réglet qu'il fit descendre d'un geste habile le long de la vitre, dans la portière avant droite. La manœuvre eut instantanément raison de la condamnation centralisée de la luxueuse charrette au trident. Le Poulpe s'installa côté passager. Les sièges en cuir étaient pour le moins confortables. Il glissa le canon de son Smith & Wesson sous sa cuisse, la crosse découverte, à portée de main. Gabriel jeta un œil dans le vide-poche et fouilla sous les sièges. Rien à déclarer.

Dahan fit alors son apparition dans le rétroviseur. Le portrait que lui avait dressé l'étudiante affamée était tout à fait exact. La professeure était boudinée dans un horrible kilt dont elle avait revêtu l'équivalent en veste. Les quadrillages, déformés par ses rondeurs, semblaient vouloir se libérer de la tyrannie du rectiligne uniforme pour dessiner une géométrie non euclidienne. Comme à son habitude, Dahan était juchée sur d'innombrables talons aiguilles qui accentuaient une disgracieuse posture *genu varum*. Elle se glissa dans son siège avec une agilité de félin. Elle appuya sur l'allume cigare et fit sauter le couvercle en ronce de noyer d'une trappe en surplomb du frein à main. Sans même en regarder le contenu, elle saisit un Hoyo de Monterrey. Un sec coup de dents sectionna le bout du havane qu'elle cracha aux pieds du Poulpe. Mais avant qu'elle attrape l'ustensile pour embraser son robusto, Gabriel s'était saisi de

l'accessoire. Il mit ainsi fin à toute possibilité de combustion nicotinienne. Un prêté pour un vomi.

–La fumée vous dérange Lecouvreur ? C'est ça ? Non, vous avez plutôt décidé de me contrarier ! Je le sens bien. Vous avez un caractère de cochon et ça finira par vous perdre. Mais au fait, comment allez-vous mon cher Poulpe ?

–Comme vous pouvez le constater : pleine bourre. Vos tentatives sont restées infructueuses.

–Là, vous me faites de la peine. Croire que la vieille femme que je suis pourrait vous faire du mal est une présomption bien peu amène, vous en conviendrez. N'est-ce pas ? Hummm... Je vois bien que vous n'êtes pas d'humeur à convenir. Sachez bien, Gabriel, que je ne suis en rien mêlée au crapuleux assassinat de vos rouges camarades. Une terrible affaire dont l'entière responsabilité revient aux hommes de main de Scalone que notre belle police n'a pas encore arrêtés. Une question de jours, peut-être d'heures. Gardons confiance en votre bon ami Vergeat et en la justice de ce pays qui saura punir cette engeance maudite.

–Vous aimez vous payer de mots, mais nous arrivons à la fin de ce petit jeu.

Gabriel se saisit du 9 mm et en plaça le guidon sous les côtes flottantes de Dahan. L'universitaire eut un geste de recul.

–Vous êtes ridicule de braquer cette arme sur moi. Et puis vous me faites mal. Si vous tenez à la vérité crue, Lecouvreur, alors allons-y ! Je parie qu'elle ne sera pas sans vous étonner.

*

La collègue qui prit ensuite la parole venait de Princeton. Elle se réclama d'une « approche biotechnopolitique, telle que Beatriz Preciado la définit », une auteure que Cheryl n'avait pas lue. Ça sentait le crêpage de chignon, ce qui n'était pas pour déplaire à notre capillicultrice.

–Votre travail pilonymologique est d'une grande force, mais j'aimerais vous interroger sur le fait que vous évacuez l'hypothèse de la toison crânienne comme surface-prothèse de résistance et de trahison aux/des phénomènes d'assignation. De mon point de vue, le point faible de votre travail tient à ce que vous minorez l'importance du sexopolitique et du pansexualisme, dans un cadre singulier qui est celui de l'exploitation capillaire des populations les plus pauvres. Une économie politique poststructuraliste du postiche contredysphorique aurait pourtant opportunément

complété votre ethnographie. Mais évidemment, *ad impossibilia nemo tenetur*.

Cheryl n'avait absolument rien entravé à cette choucroute preciadienne qui lui semblait bien plus obscure que la précédente intervention en finnois. Elle y alla donc au bluff :

–Merci pour cette remarque à laquelle je souscris complètement. C'est effectivement un manque qu'il me faudra combler à l'avenir. Dans le circuit de technoproduction d'excitation, la chose me paraît tout à fait essentielle quant à la compréhension des rapports corps-pouvoirs et notamment des rapports crin-connaissance. Merci encore d'avoir attiré mon attention sur ce point.

La courte et insondable réponse de Cheryl sembla combler la professeure *radical chic*. Sa réplique simulacre confirmait la supposée pertinence de l'intervention princetonienne et c'était bien là l'essentiel. Quand la vitrine post-néo-mon-cul-sur-le-commode est si rutilante, rien ne sert d'aller remuer le merdier de l'arrière-boutique, non ?

*

–Alors ? Par quoi commençons-nous ? Je vous propose de commencer par le début, ça vous aidera certainement à suivre.

Le Poulpe enfonça l'arme dans la barde de la nouvelle Présidente. Le geste lui arracha un râle.

–Merde Lecouvreur ! Vous valez mieux que ça quand même ! Cessez de me torturer !

Gabriel relâcha un peu la pression.

–Croyez-vous toujours que c'est moi qui ait fait exécuter Rachelle et le petit Larbi ? Vous êtes bien décevant Lecouvreur. Moins pas votre obstination à voir en moi une incarnation du mal que par votre manque de jugeote. Larbi Ayyouch était une taupe de Scalone payé pour m'espionner, mais je n'y suis pour rien dans son trépas ; tout comme dans celui de Robert. Comment pouvez-vous croire que j'aurais pu faire dessouder Bob dans mon propre bureau ? L'un et l'autre ont été descendus par une même personne qui était aux premières loges ce soir-là. Une tueuse, membre des services secrets palestiniens malgré son jeune âge. Une idée, une piste ? Vous ne voyez toujours pas ? Zayane Ghajab, ça vous dit quelque chose ? Ah mais bien sûr, vous ne connaissez pas cette personne. Peut-être aurais-je plutôt dû vous parler d'Asma Meziani, votre tendre et précieuse rose des sables !

Passionnant, n'est-ce pas ? Je fais une pause pour vous éviter la pâmoison ? Inutile ? Bien, alors permettez-moi de poursuivre s'agissant du tableau de chasse. Les deux débiles du cimetière

que vous avez dérouillés : des sbires de Scalone ! Les deux morveux qui vous ont filé à moto et que votre douce amie a flingué de sang froid : encore la team Scalone. Nous avons certes fini le travail en faisant usage d'un utile feu purificateur, mais l'opération a permis de couvrir votre fuite en rendant impossible toute identification. Quant aux malheureux Sétois, vous savez donc ce qu'il en est. Alors ? La vilaine Dahan est-elle vraiment si effroyable que cela ? Si l'on dresse objectivement le bilan des coups que vous avez pris, ils ne viennent pas de mon camp, mais bien des Scalone *boys* et de vos turbulents alliés gazaouis. S'il vous reste une once de discernement vous ne pouvez que reconnaître cet état de fait.

–Vous oubliez que si Scalone nous en a fait baver des ronds de chapeau, c'est parce qu'il était persuadé que nous roulions pour vous. Et les mercenaires de la Xenophon ont...

–Ont quoi Lecouvreur ? Arrêtez donc de gémir ! Je vous rappelle que c'est cette petite verrue d'Asma qui a lancé ce foireux remake de l'opération Overlord. Ils n'ont fait que se défendre. Avez-vous une idée du carnage qui a été perpétré à l'intérieur des bâtiments ? Près de 30 personnes ont perdu la vie ; pour la plupart de jeunes ingénieurs libyens qui n'étaient pas armés. Une boucherie sur le plan humain et un fiasco sur le plan technique ! Nous avons déménagé le labo

depuis longtemps et le Blackstar voguait déjà vers l'Italie. Mais vous connaissez la meilleure ?

Le poulpe resta impavide.

–En service commandé, votre Bonnie Parker avait reçu l'ordre de tout vous mettre sur le rable. L'amoureuse transie allait vous livrer sans aucune vergogne à Vergeat. Vous vous êtes fait rouler dans la farine Gabriel Lecouvreur ! Vous êtes un vulgaire bleu bite. C'est assez décevant du reste... Le petit cul de Zayane Ghajab est sans doute une circonstance atténuante s'agissant de vos manquements, mais je vous imaginai tout de même plus malin.

Gabriel rangea son pouchka dans son ceinturon.

–Bien... Vous voilà à nouveau sensé. C'est heureux. Aussi, permettez-moi de vous accorder un éclaircissement additionnel et de vous rendre compte de la réalité *in extenso*. C'est tout bon. Cadeau ! Le laboratoire a maintenant élu domicile chez les Bataves. Nous exportons vers la Chine et les États-Unis et nous gardons de quoi satisfaire quelques demandes nationales, essentiellement concentrées à Paris 8 et dans quelques autres institutions d'excellence. Vous voyez Lecouvreur, je vous dis tout. Tante Jacqueline n'a rien à cacher et je vous fais confiance pour garder le silence. N'ai-je pas raison ? Mon différend avec Rachelle-Robert tenait pour l'essentiel aux

options à prendre quant à la stratégie marketing et à la force de vente à déployer pour rendre notre négoce plus florissant. Bref, des futilités de Conseil d'administration, rien de plus. D'ailleurs, nous venions de trouver un *modus vivendi* qui convenait à toutes les parties. Nous étions donc loin du règlement de compte, même si, par ailleurs, nos conceptions de l'université restaient incompatibles. Le hic tient à ce que les services secrets palestiniens s'en sont mêlés. Je vous fais grâce des raisons géostratégiques pour lesquelles ils ont nourri un intérêt subit pour la chimie de synthèse, mais ils avaient été bien renseignés sur notre petite initiative commerciale. Ils voulaient mettre la main sur la production, sans même envisager la voie diplomatique. Vous connaissez la suite. Funeste. Cet ensuqué de Scalone a pensé que le coup venait de moi, que j'essayais de reprendre l'affaire à mon seul compte et que vous étiez sous mes ordres. Il a lâché les chiens et c'est parti en sucette. Fin de la partie. Des questions ?

Face au silence du Poulpe, Dahan mit le contact et appuya sur une des multiples touches du volant serti de cuir rouge. Le lecteur CD dernier cri se mit à jouer le 26^{ème} album studio de David Bowie. Major Tom ferma les yeux pour mieux savourer l'ultime tube d'Halloween Jack : *Blackstar*. Quand elle les rouvrit, Le Poulpe avait quitté l'habacle. Elle jeta un furtif coup d'œil à sa

toquante suisse : il était l'heure d'aller inaugurer l'amphithéâtre Robert Jones, en hommage à son défunt prédécesseur.

*

En salle des Conseils, l'heure du verdict avait (s)aussi sonné.

–Bien... Madame, après vous avoir lue, vous avoir entendue, avoir débattu avec vous, le jury a décidé, à l'unanimité, de vous décerner la note de 19,8 sur 20, assortie de nos félicitations et de nos plus vifs encouragements à vous inscrire en doctorat. « *Pilonymie, structures capillaires et hair du temps* » est le meilleur mémoire dont nous avons pris connaissance depuis belle lurette. Nous espérons que vous allez publier vos travaux et allons évidemment vous présenter pour le prix Chelsea Elizabeth Manning du Campus Condor-C. Vous avez toutes les chances de le remporter au vu de la qualité de vos écrits. Quelle ampleur théorique ! Quelle intelligence du terrain ! Quelle générosité analytique ! Cheryl, vous êtes l'avenir des *Hairdressing Studies*, cela ne fait aucun doute !

–Merci beaucoup... Vraiment... Je... Je suis très touchée de... Enfin... ce mémoire représente beaucoup pour moi et...

–Mais oui, bien sûr Cheryl, nous vous embêtons avec tous ces compliments de vieilles chouettes académiques. Mais voilà, nous sommes émues par tant de lumineuses pénétrations. Notre nouvelle présidente, l'éminentissime Jacqueline Dahan, souhaitera vous rencontrer, c'est évident.

–Oui... Nous verrons bien. Pour l'heure, je vous propose une coupette de champagne, rosé évidemment, et quelques amuse-gueules africains, histoire de désoccidentaliser cette distraction apéritive. Si vous voulez bien vous avancer...

Le jury et l'assistance voulaient bien. Ils prirent même d'assaut le buffet gargantuesque concocté par Cheryl avec l'aide de ses deux stagiaires nigérianes, dont les coiffures sculpturales furent rapidement au cœur de toutes les conversations. On aurait cru une nuée d'étourneaux s'abattant sur un champ de maïs OGM.

Chapitre 12

Gérard était d'une humeur massacrate. Plusieurs des clients du midi avaient osé émettre quelques menues réserves sur le plat du jour. Une tablée de hipsters tirés à quatre épingles et aux barbes fournies avait demandé si le pinard et les champignons du coq au vin étaient bio. Une petite vieille qui créchait non loin, rue de Charonne ; ancienne comédienne de boulevard, affecta de s'étrangler avec l'os d'une aile « effilé comme le poinçon d'un sénateur romain » précisa-t-elle en grande connaisseuse de la curie de Sainte-Scolasse. Elle réclama à ce motif que Maria la rembourse de son déjeuner, ce que cette dernière fit promptement afin de faire cesser les ululements suraigus de la retraitée tragédienne. Le pompon fut sans doute ce con de Maurice, habitué parmi les habitués, qui estima qu'il était « criminel » d'utiliser des lardons fumés pour ce mets qu'il estimait alsacien et dont seule sa maman détenait la vraie recette. Il y a des jours comme ça où les casse-berlouzes s'organisent en conjuration, simplement pour vous faire comprendre que le combat pour la défense de la connerie est une cause d'avenir.

Gabriel poussa la porte du Pied de porc et vit de suite que le patron avait sa tête des mauvais jours. Le chien Léon vint le saluer en lui gerbant sur les pantoufles une carotte-sifflet mal en point et pleine de bave. Le Poulpe écrasa le tubercule du berger allemand paranoïaque avec le talon biseauté de sa santiag, ce qui eut pour conséquence de produire une stridulation du meilleur effet sur le palpitant du taulier. Courbé sur une table à faire usage d'un ramasse-miettes roto-mécanique récalcitrant, Gérard se redressa d'un seul coup d'un seul, s'entailla le cuir chevelu sur un luminaire en plastique jaune et fit tomber une chaise.

–Bordel de nom de dieu de merde !

–T'as perdu ton billet de loto gagnant ou bien c'est la prostate ?

–Arrête de chambrer Gaby. Pas d'humeur.

–Hummmm. T'es pas heureux de me voir ? Je ne t'ai pas manqué ? T'es sûr ? 5 semaines sans toi c'était long pourtant.

Gérard se rapprocha pour lui avoiner un coup de torchon que Gabriel esquiva d'un habile jeu de jambes qui le fit toutefois se retrouver au contact du restaurateur. Il improvisa.

–Dans mes bras mon Gégé !

Le Poulpe resserra ses tentacules sur sa proie. Un enlacement viril qui les fit flageoler comme deux débutants dansant niaisement leur premier slow. La blessure superficielle de Gérard s'était mise à suinter. Un mince filet de sang courait maintenant sur l'arête de son nez épaté. Gérard s'essuya le pif et tamponna son égratignure avec sa touaille à carreaux. Il ressemblait à un aspirant boxeur malhabile, reclus dans son coin après une bonne raclée. La saignée sembla toutefois le tirer de son humeur atrabilaire.

—Évidemment que je suis content de te voir vieille toupie ! Maria ! Vlad ! L'emmerdeur en chef est de retour ! La tante Oana, de passage à Paris, nous a livré des caisses de Bergenbiers *made in* Transylvanie. Ce serait bien l'occase de goûter ces foutues binouzes post-révolutionnaires non ?

C'est à ce moment d'évocation d'un possible décapsulage que Jacques Vergeat entra dans le café-resto connu du tout-Paris pour son savoir-faire culinaire lié à l'extrémité du membre inférieur du pourceau. Il s'installa au comptoir, sans tourner la tête vers la scène burlesque des retrouvailles.

—Un café serré et un calva adressa-t-il à Maria.

Il commença par la goutte normande. Cul sec. Puis le ristretto. Une traite aussi.

–La même chose s’il vous plaît.

Maria s’exécuta, amusée par l’idée de ces *bis repetita placent*. Cette fois, il ne toucha ni au verre ni à la tasse. Tout en regardant fixement les breuvages dont les futurs marcs pourraient augurer d’un avenir qu’il imaginait débarrassé du Poulpe, il donna de la voix :

–Lecouvreur, je ne sais pas ce qui me retient de te coller une balle. Ou plutôt si, je le sais que trop. Vous avez gagné une bataille d’une très fâcheuse façon, mais je vous jure que vous perdrez la guerre. Si jamais les photos fuient d’une manière ou d’une autre, ta dinde finira au tourne-broche ou dans une cave, à poil, branchée sur le 220 volts ; et toi, pendu par les baloches en place de Grève.

Il commença cette fois par le caoua et fit suivre l’eau-de-vie de cidre. Il ne régla pas et ne jeta aucun regard à l’attelage dont le joug avait définitivement lâché sous le coup de sa sentence. Vergeat repartit à la même allure qu’il était entré, à la façon d’une orange mécanique. Maria était terrorisée. Autant par ce qu’elle venait d’entendre que par le silence qui s’ensuivit, donnant une intensité particulière à l’amical discours du déplumé visiteur.

–Mais pour qui il se prend celui-là ? Il vient te menacer de mort dans mon établissement ? Mais il va finir dans la cave avec...

–Ahhh ! Bordel de bougne ! Ça suffit avec vos caves et vos envies d’aller y dézinguer la terre entière. Vous la tenez d’où cette attirance pour les celliers humides comme lieu d’exercice de vos pulsions thanatiques ? Va falloir aller me soigner vos névroses utérines les garçons ! Vos mères méritent une toute autre reconnaissance et vos femmes aussi d’ailleurs.

Maria était passé du livide à l’écarlate. Gérard et Gabriel ne surent trop quoi répondre à cette orgie de propos freudo-féministes. Aussi, pour garder la face – selon ses critères –, il sembla utile à Gégé d’en revenir à une pragmatique de l’essentiel :

–Vlad, va nous chercher les bières de tante O. À ne pas confondre avec la mise en bière d’oncle Hô hein !

Gérard fut le seul à rire de bon cœur à sa blague homologique. Maria était tout bonnement dépitée et Le Poulpe se dégourdissait les ventouses en regardant ailleurs. L’ancien médecin roumain reconverti dans la bectance du terroir disparut alors dans l’arrière-cuisine. Il revint avec un casier Valstar qui datait de Matusalem, rempli des bouteilles promises. Distribution fut faite,

redynamisant les passions joyeuses de la fine équipe. Gérard avait retrouvé sa jovialité, Maria son mari et Vlad était heureux de leur faire déguster la pils la plus populaire de Roumanie. Léon avait quant à lui le regard plein d'espoir. L'un de ces humains dédaignerait peut-être lui témoigner de l'affection en jouant de sa carotte. Enfin on se comprend... Lecteur zoophile passe ton chemin.

– C'est quoi ces histoires de photos ? Tu nous racontes tes vacances à Sète ?

–Je préférerais ne pas.

–Ah bon... Comme tu veux... Mais Jones, tu sais qui l'a...

–Oui

–Et le petit Larbi...

–Aussi

Maria intervint :

–Tu ne vois pas que tu le déranges là ?

–Allons bon... Depuis quand je dérangerais Gaby ? On entend de ces trucs tout de même !

Gérard marqua un temps d'arrêt, vérifia l'état de sa blessure puis se racla la gorge :

–La copine de Cheryl, la jeune beurette...

–Elle s’est envolée plein sud. Un oiseau migrateur. Une espèce rare. Et c’est heureux ainsi.

–Ouais, enfin l’hirondelle est de retour au pays. Hier soir elle était ici. Précisément là où tu te tiens. Elle cherchait après toi et a posé un tombereau de questions. Comme tu n’avais pas encore daigné trimballer ta carcasse jusqu’à nous, on n’a pu la renseigner. Elle a fait chou blanc. La petite paraissait très contrariée de ne pouvoir te localiser. Dis-moi Gabriel, ça restera évidemment entre nous : la migration de la volaille est d’ordre postnuptial ? Toi et Cheryl c’est toujours d’actualité ?

–D’actualité comme tu dis. *Hard news* même, si tu veux tout savoir. On part demain se refaire la cerise sous les cocotiers. La Martinique en amoureux. Cadeau du Poulpe à sa Cheryl, parce qu’elle le vaut bien.

–Ah bah ça, c’est une bonne nouvelle ; parce qu’on avait cru comprendre que la même couscous, elle en pinçait grave pour toi tu vois. On s’est dit que peut-être tu avais... Enfin tu me comprends...

–Non Gérard, personne te comprend parce que t’es vraiment trop con !

Maria, était remontée d’un coup dans les tours, comme partie pour faire un temps record au 100m départ arrêté.

–La « volaille », la « môme couscous » ?
Non mais tu t’entends parler des fois !? T’es passé du côté obscur de la farce ou bien t’as juste craché inopinément un pur morceau de l’idéologie ambiante ? Tu ferais bien de dégorger tous les restants des vieux plats réactionnaires que t’ingurgites en cuisine. Quand toi et Vlad vous repaissez des FM de merde vous vous faites laver le ciboulot. Je vais vous bloquer le poste sur 89.4 !

L’ambiance du Pied de porc avait quelque chose de la kermesse populaire clignotante. Non que les fêtes foraines furent un modèle en la matière, mais les sauts d’humeur qui animaient le lieu faisaient penser aux attractions balancières de la Foire du Trône. Des hauts, des bas et parfois la nausée. Gégé présenta ses excuses, prêta de nouveau allégeance à Radio Libertaire et tenta de faire une nouvelle fois diversion :

–La Martinique donc... Vous allez bien vous amuser, c’est certain. Il s’en passe des trucs là-bas dis-donc !

Gérard mit une page du *Parisien* sous le nez du Poulpe. Pendant que Gabriel prenait connaissance d’un article titrant « Disparitions à répétition dans le milieu autonomiste », Vlad était allé chercher un second casier de désaltérantes, espérant que la fraîcheur des bières ferait descendre le climat en

température. Gérard haussa le menton, toisa Le Poulpe, prit son élan et lui lança :

–Alors ? Je te parie une blanquette de veau que c'est un coup de la police secrète.

–Tu as sans doute raison mon bon Gégé, comme la plupart du temps.

L'inopinée louange fit douter le *boss* du Pied de porc de la sincérité du propos. Autrement dit, pour rester dans sa partie et sa zone de confort, il se demandait si le compliment relevait du lard ou du cochon. À bien y réfléchir, il préféra le prendre pour une parole de vérité. Maria était mortifiée par ces brèves de comptoir. Elles lui faisaient penser à un passage des *Œuvres* de Walter Benjamin sur la tragédie, qu'elle venait d'attaquer. Elle ne savait pas trop pourquoi, mais c'était ainsi.

Il était temps pour Gabriel de mettre les voiles. Il engloutit sa Bergenbier, distribua généreusement les embrassades et tourna les talons. *Sé bon pié ki sové mové kò*. Cheryl avait d'ores et déjà préparé les valises. Aussi s'occuperaient-ils plutôt à des batifolages éruptifs. Leur 5 à 7 volcanique serait un avant-goût de la Montagne pelée.